

JOURNAL DES JOURNÉES

DÉBAT SUR LA PASSE

V

N° 70 et 71

N° 70 (10 décembre 2009)

LES DITS ET LE DIRE

par Sophie Gayard

Témoignages, questions, propositions ou remarques : quelle riche diversité dans les textes autour de la passe parus dans le *JJ* depuis à peine un mois. Chacun ou presque avait donc quelque chose à dire concernant la passe. Une parole s'est remise à circuler, grâce au mouvement produit par les Journées, grâce à J.-A. Miller : quels en seront les effets ?

Je suis frappée des résonances que nous pouvons trouver entre les textes. Tel témoignage a donné envie à tel(le) collègue de dire autre chose, et ainsi de suite... Une chaîne de dits se tisse donc, qui à la fois préserve et relance l'énonciation de chacun. Nous nous trouvons donc au cœur de la délicate question qui nous préoccupe, entre transmission des dits et transmission d'un dire.

Les différentes expériences de passeur évoquées par les collègues dans plusieurs *JJ* m'ont poussée à de nouveau m'interroger sur le moment où j'avais été désignée passeur. C'était dans l'immédiat après coup d'un « événement de corps » qui, par les arcanes mystérieux des pataquès que seul l'inconscient sait produire, m'avait conduite à l'hôpital avec un diagnostic médical peu enviable, heureusement vite réfuté. Mais il ne s'agissait pas là d'un nouvel avatar du symptôme venu se loger dans un « langage du corps » supposé conforme à ma structure. Il avait cependant fallu que le corps soit touché pour passer outre certaines déterminations : malgré ma totale incompréhension de l'affaire alors, j'éprouvais que quelque chose s'était passé. La désignation comme passeur vint « interpréter » ce moment en validant qu'il s'était en effet passé quelque chose, sans y donner pour autant aucune signification, mais indiquant une orientation : vers l'École. Le moment de la désignation comme passeur correspondait donc à un nouvel arrangement (bien loin d'un « tout s'arrange »), encore insu du sujet, entre quatre termes : le corps, le dire, l'amour et la psychanalyse, en tant que c'est l'École qui en soutient la transmission. En fait, que le corps soit touché avait changé quelque chose au dire. Il me semble que c'est ce point-là qui importe, ce point-là qui rend le passeur susceptible d'être « plaque sensible ». Un état et un mouvement particuliers du dire : n'est-ce pas cela, dans une configuration nouvelle, qui se retrouve dans ce qui pousse à faire la passe ? Il reste alors à se tenir toujours sur la

brèche d'en maintenir ensuite l'étonnement.

Si c'est au passant de frayer un chemin, entre les dits et le dire, entre la clarté et l'opacité, entre son *hystoire* et la contingence, et de savoir y entraîner les passeurs et le cartel, sans doute est-ce à l'École de préparer le terrain pour que quelques-uns au moins puissent continuer à ouvrir le passage.

« MAPASSE » ET LA PASSE

par Jean-François Cottés

Je tenterai de contribuer au débat en cours sur la passe à partir de mon expérience de la passe.

mapasse

Plusieurs années avant de conclure l'analyse, j'avais décidé que je ferai la passe. C'était au moment où, répondant à des demandes d'analyse que j'avais d'abord orientées vers des membres de l'École, j'avais commencé à recevoir ceux qui me demandaient de s'analyser avec moi. La perspective de faire la passe s'était alors imposée à moi comme allant de soi. La passe à l'entrée battait son plein, mais je ne me sentais pas concerné. La passe, c'était pour moi la passe finale, je n'en voyais pas d'autre.

Un an plus tard, au printemps 1998, alors qu'une crise majeure dans l'École était engagée, j'entrais à l'École après l'avoir demandé.

L'analyse se poursuivait jusqu'à son terme, elle se conclut sur une formation de l'inconscient et son interprétation lors de la dernière séance.

Cette certitude d'avoir terminé *monanalyse* a été plusieurs fois confirmée et jamais remise en doute.

S'ouvrit alors une période d'intense élaboration pendant laquelle je me mis à écrire sur mon analyse, les formations de l'inconscient et leur interprétation prenant une place importante au cours de ce processus même. Au bout d'un an le processus arriva à son terme. J'en conclus que j'étais prêt à faire la passe. Or, c'est à ce moment que la passe fut suspendue. Malgré la suspension de la procédure et après avoir pris l'avis de celui qui avait été mon analyste, j'écrivis à la présidente de l'École ma demande de faire la passe à l'ECF. Quelques jours après je fis un rêve qui se passait rue Huysmans : la présidente de l'École me dit qu'elle a reçu une lettre et me demande si elle doit la faire suivre, je lui réponds oui. Quelques semaines plus tard je rencontre effectivement Lilia Mahjoub à l'École, elle me dit qu'elle a reçu ma lettre et que ma demande est sérieuse.

Je reprends alors quelques notes sur mon carnet.

Plus d'un an après, Francesca Biagi, membre du secrétariat de la passe, me reçoit, m'indique que ma demande va être examinée par le secrétariat et que je serai contacté.

Quelques semaines plus tard je me rends à Paris pour tirer le nom de mes passeurs. Une fois le tirage au sort fait, elle me dit en substance : maintenant c'est votre passe, c'est à vous de jouer.

Je contacte aussitôt le premier passeur dont j'avais tiré le nom. Nous nous verrons deux fois.

Lors de ces rencontres, je ne lis pas mes notes, je savais ce que j'avais à dire. Je répondis aux demandes de précisions du passeur. Lors de la deuxième rencontre, le passeur me posa quelques questions pertinentes. Il me remercia de la confiance que je lui avais faite et me dit avoir été enseigné par mon témoignage.

Le lendemain, j'appelai le deuxième passeur qui me dit qu'il avait déjà une passe en cours et qu'il ne pouvait recueillir mon témoignage. J'appelai aussitôt Francesca Biagi et me rendis chez elle pour tirer le nom d'un autre passeur que j'appelais aussitôt, et qui me dit ne pouvoir recevoir mon témoignage car elle allait elle-même s'engager dans la procédure. Je dus donc tirer au sort un quatrième passeur qui me reçut très rapidement dans sa ville de province, deux fois aussi pour à peu près la même durée. Ce second passeur me dit qu'il était convaincu par mon témoignage et que, lui aussi, en avait été enseigné.

Le cartel reçut les passeurs plusieurs mois plus tard.

Il me fallut attendre encore plusieurs mois supplémentaires pour que la réponse du cartel me soit dite par Francesca Biagi au mois de septembre suivant. La réponse était : non. Le cartel me faisait savoir que le témoignage était riche, les effets thérapeutiques certains, mais qu'il restait une ombre. Cette ombre, non précisée, m'évoqua la phrase de Lacan dans sa *Proposition...* sur la passe : *Cette ombre épaisse à recouvrir ce raccord dont ici je m'occupe, celui où le psychanalyste passe au psychanalyste, voilà ce que notre École peut s'employer à dissiper.*

Ainsi, du début de la procédure de passe à la réponse, il s'écoula plus d'un an, alors que je n'avais pas attendu un jour à chaque étape pour accomplir ce qu'il me revenait de faire.

Je ne fus pas satisfait de la réponse du cartel. D'abord parce qu'elle était négative quant à la nomination comme AE, mais aussi parce que je voulais savoir sur quoi portait cette ombre.

J'appelais donc le plus-un du cartel qui finalement me proposa de me rencontrer lors d'une manifestation de l'École à Paris. Au cours de la journée un des membres du cartel me parla spontanément de ma passe, et me dit que c'était à cause d'un « tout petit point » que je n'avais pas été nommé.

Le soir je rencontrai le plus-un qui me dit que le cartel avait beaucoup discuté de ma passe, qu'il avait été envisagé de recevoir à nouveau les passeurs pour préciser un point, mais que finalement ce n'avait pas été le cas, que le cartel avait considéré avoir assez d'éléments pour pouvoir décider. Il me dit aussi que je n'avais pas eu de chance, car d'une part un autre cartel m'aurait sans doute nommé AE, et que d'autre part ils venaient de nommer un AE. Enfin, il me précisa le point essentiel qui avait fait la décision : le passage au psychanalyste, la mise en fonction du désir du psychanalyste étaient restés voilés.

Et pourtant cette question avait été présente dans mon témoignage auprès des passeurs de façon très précise, et mise en relation à la fois à mon *hystoire* et à mon analyse. En effet, au moment où j'ai commencé à recevoir des demandes d'analyse, une référence du séminaire de Lacan me servit comme point d'appui à mon élaboration dans ce moment de passe. J'en fis part aux deux passeurs en

mettant l'émergence du désir de l'analyste en lien avec un versant de détermination lié à la névrose infantile et un versant de cause liée à la rencontre avec la psychanalyse à l'adolescence.

Quelque chose n'a donc pas passé du passant au cartel.

Cela ne tient pas à la conviction des passeurs qui l'un comme l'autre au cours de ma passe et par la suite, m'ont dit que mon témoignage les avait convaincus.

À partir de là, que puis-je dire du débat en cours sur la passe ?

La passe

La passe est une expérience à nulle autre pareille que je recommande à tous ceux qui ont conclu leur analyse. C'est un moment d'élaboration d'une grande intensité, qui a été pour moi très productif pour les vues nouvelles que cette élaboration m'a données sur mon analyse et sur la psychanalyse. Ce processus se poursuit depuis, il est le point d'appui de l'acte analytique.

J'avais parlé à mes deux passeurs de la contingence de la passe. Mon expérience de la passe m'a confirmé ce point de vue. La passe n'a rien de nécessaire, à chaque étape la contingence entre en jeu.

On débat sur le point de savoir si et comment permettre aux passants qui n'ont pas été nommés AE de témoigner de leur analyse, de leur passe. Faut-il créer un dispositif à cet effet ? Je crois surtout que la réponse revient à chaque passant. En ce qui me concerne, j'ai tenu compte de la réponse du cartel en consacrant l'essentiel de mes contributions dans notre champ à la question du désir de l'analyste. C'est ce que je continue de faire.

L'offre des Journées 38 et de celles de Rennes apporte une réponse audacieuse et qui a démontré son opérativité à la question posée.

Mais il demeure les problèmes posés par le faible nombre d'AE nommés et le peu de demandes de passe. Gageons que sur ce dernier point l'élan donné par les Journées produira un effet bénéfique.

La passe sélectionne une élite. Elle choisit ceux qui seront en charge de témoigner des points cruciaux de la psychanalyse là où elle en est et d'analyser l'expérience de l'École. C'est pourquoi la sélection est rigoureuse. Cette rigueur est nécessaire mais elle inhibe sans doute la dimension du pari de la nomination. Une nomination est un acte, elle s'appuie sur une certitude, mais participe aussi de l'acte de foi. La prudence est requise, mais elle ne doit pas faire place à la frilosité.

Prenons une autre question pour essayer d'éviter cet écueil. On débat, depuis longtemps, sur le fait de savoir s'il ne faudrait pas faire de la nomination d'AE un titre permanent. Les uns en tiennent pour le maintien de la nomination temporaire, d'autres pour l'extension de la nomination sans limite de temps, les uns comme les autres avançant d'excellentes raisons pour motiver leurs points de vue.

Je considère que les deux positions se tiennent. Comme tout un chacun, j'ai constaté et constate encore que, passés les trois ans d'enseignement, certains AE ne contribuent plus ni aux points vifs de la psychanalyse ni à l'analyse de l'expérience de l'École. J'ai aussi le souvenir d'AE qui ont trahi l'École et l'ont quittée, après et même pendant leur mandat. Mais *a contrario* j'ai constaté aussi

que d'autres AE contribuent de façon éminente à la doctrine lacanienne de la psychanalyse et aussi à la vie de l'École et à l'analyse de son expérience, parfois très longtemps, des décennies, après leur période d'AE en exercice – comme nous l'avons vu de façon éclatante lors des Journées 38.

Faut-il opposer AE temporaire et AE non-temporaire ? Pourquoi au contraire ne pas dépasser la contradiction en les articulant et en faisant cohabiter les deux catégories dans l'École ? Cela ne suppose pas de subdiviser la catégorie d'AE. Il suffirait qu'un jury se prononce au bout des trois ans d'enseignement sur le fait de savoir si un AE est prolongé dans son titre ou non. L'unité de la passe comme celle du titre d'AE seraient préservées, il n'y aurait qu'un seul type de nomination.

Cela ne serait-il pas de nature à permettre aux cartels de nommer sans une retenue excessive ?

LA PASSE, DE LA HAUTE COUTURE

par Marie-José Asnoun

Hier matin, je me réveille avec la phrase suivante : « Je préfère la Haute couture au prêt à porter ».

La passe, pour moi, relève de la Haute couture. Pour autant, ce style n'objecte pas à la simplicité.

Chaque analyse aboutit, lorsqu'elle aboutit, à un sujet singulier qui produit un sinthome « sur mesure ».

Vraiment, pouvons-nous croire qu'il y aurait eu un âge d'or de la passe, pour en vivre maintenant l'âge sombre ?

La Soirée de l'Enseignement des AE, « La Passe III, politique », du mardi 8 décembre 2009, avec Bernard Seynhaeve, en présence d'Éric Laurent et d'Antoni Vicens, n'a pas été sans résonance pour moi.

Bernard Seynhaeve a développé un moment de solitude qu'il a lui-même qualifié d'imaginaire et nous a décrit un temps d'inhibition. Toutefois il a conclu sur la mise en place d'un travail qui marierait des analystes et des analysants.

Antoni Vicens a mis l'accent sur l'interprétation de l'École, comme l'absence d'AE. L'AE qui manque à l'ECF est une interprétation ! Cela m'a été éclairant.

Le constat est là : il y a très peu de nominations d'AE ; selon Yasmine Grasser, neuf AE sont nommés depuis l'année 2000. Cela dit, il est aussi vrai que peu de passants se sont présentés au dispositif de la passe. Je partage l'hypothèse d'Antoni Vicens, selon laquelle il y a bien un désir de passe qui ne va pas jusqu'au désir d'AE, car si on souhaite que la passe fonctionne, c'est pour que l'AE soit un Autre. C'est une hypothèse que j'ai émise avec divers collègues.

Je n'impute pas cette rareté de nominations aux seuls cartels de la passe ou aux passeurs. Nous ne pouvons ignorer la rareté du passant depuis quelque temps.

Je n'ai pas été passeur. En revanche, j'ai été passante : je peux témoigner que j'ai rencontré deux excellents passeurs lors de mon entrée dans le dispositif de la passe. Indéniablement le passeur

est central quant à la transmission.

Ce fut et reste une bonne rencontre. Deux passeurs attentifs, généreux, posant des questions et de style alerte. L'une était plus questionneuse que l'autre mais d'un juste ton.

Les deux m'ont dit leur satisfaction de l'effort logique dans ma transmission, qui a conduit *via* la leur à ma nomination d'AE. Si je peux être critique, je peux aussi témoigner de ma gratitude.

Le dispositif de la passe a fonctionné et fonctionne.

Quelque chose s'est figé à l'École. Jacques-Alain Miller l'a interprété en acte et la conséquence est le nouveau souffle sous la forme d'un magistral mouvement analysant.

Je veux saisir ce souffle pour renforcer mon rapport à la cause analytique, mais aussi bien reconfigurer le lien à la communauté analytique. Nous sommes d'abord une École d'analysants.

Ce souffle semble avoir eu un effet de « déhiérarchisation » de l'énonciation, dont nous ne pouvons que nous réjouir ! Éric Laurent parlait hier soir de générosité. Si j'ai bien compris, il disait que la générosité au sens de Descartes, était de situer le sujet de la bonne manière par le discours de la méthode. *Mais c'est au prix d'un ordre, de règles, d'une méthode que l'on parvient à conduire sa raison et son action, de manière efficace (...). (...) Ainsi je crois que la vraie générosité, qui fait qu'un homme s'estime au plus haut point qu'il se peut légitimement estimer, consiste seulement partie en ce qu'il connaît qu'il n'y a rien qui véritablement lui appartienne que cette libre disposition de ses volontés, ni pourquoi il doive être loué ou blâmé sinon pour ce qu'il en use bien ou mal, et partie en ce qu'il sent en soi-même une ferme et constante résolution d'en bien user, c'est-à-dire de ne manquer jamais de volonté pour entreprendre et exécuter toutes les choses qu'il jugera être les meilleures ; ce qui est suivre parfaitement la vertu.* (Descartes, *Passions*, art. 153.)

Effectivement, la générosité manque à l'ECF.

Nous sommes traversés par le malaise dans la civilisation. Nous sommes entrés dans un monde de l'immédiateté.

Si le président du réseau d'agences publicitaires TBWA Worldwide (cf. l'article du journal *Le Monde* du mercredi 9 décembre 2009) souscrit à l'imagination au pouvoir, pourquoi une École de psychanalyse ne consentirait-elle pas à une orientation créative ? Évidemment, nous ne mettrons pas l'imagination au pouvoir, mais nous pourrions miser sur le désir du psychanalyste. Ne négligeons pas la dimension de pari que comporte la passe.

Nous devons parier sur l'invention et être prêts à tout envisager !

À PROPOS DU COURAGE DU PSYCHANALYSTE

par Jeanne Joucla

En dérivation sur l'intervention au ton vivifiant de Caroline, ma voisine, dans le *JJ* 68 – remercions-la pour oser des suggestions... –, je souhaitais associer sur le « y mettre du sien » dont elle fait, à juste titre, crédit au passant – mais qui détacherait, de fait, le cartel de la passe comme « n'y mettant pas assez du sien », et peut-être bien, aussi, le passeur.

Ce que j'entends, ce n'est pas que le passeur n'y mette pas du sien (cf. les nombreux

témoignages dans le *JJ*), non plus que le cartel de la passe à la tâche deux ans durant, mais que la procédure même faisait jusque-là, me semble-t-il, fonction de bâillon, transformant les différents acteurs de la passe, hormis ceux qui en sortent AE, en motus et bouches cousues.

J'associe sur une question posée à Pierre-Gilles Guéguen lors d'une récente soirée rennaise consacrée à la vérité : question à propos du courage du psychanalyste comparé à celui du *Parrhésiaste* aux prises avec les extrémités de sa *véridiction*, c'est-à-dire de son franc-parler, aux antipodes de la parole bâillonnée.

P.-G. Guéguen, sans ambages, situa le courage du psychanalyste du côté de celui qui « ne se dédit pas de ce qui a été dit », ainsi que du côté analysant pour lequel « ce qui est dit est dit », quoiqu'il tente.

Sans doute y a-t-il une bonne façon de réintégrer de façon « visible » ce courage au sein du dispositif de la passe. Et que ce débat au franc-parler y aura participé grandement.

LA PASSE, MÉTÉO DE L'ÉCOLE

par Jean-Daniel Matet

Est-ce la figure du capitaine, consultant la météo pour sortir du port, qui doit inspirer un futur président de l'ECF, son Directoire et son Conseil, ou celle d'Éole qui ferait la pluie et le beau temps ? S'il se prend pour Jupiter, la mégalomanie de son délire lui sera reprochée, et si il se prend pour un tigre, c'est sa nature de papier qui apparaîtra. Toutefois il est prié d'ordonner les saisons et qu'à défaut d'incarner l'horloger, il soit le jardinier qui permettra que « cent fleurs s'épanouissent »¹ et que les arbres produisent des fruits.

Depuis l'élection du nouveau Conseil (2010-2012) et de son Directoire dont l'élection sera officiellement entérinée le 5 janvier, l'heure est à la transition et au *brain-storming*. L'équipe sortante transmet à l'équipe entrante, dans la hâte, les informations, les dossiers, les raisons de ses actions. Déjà deux réunions du Conseil ont eu lieu, se préparant à établir dès la rentrée le rythme des comptes-rendus qui seront rendus publiques sur ecf-messenger. L'ambiance est studieuse, mais joyeuse comme celle qui accompagne le mouvement issu des Journées de l'ECF 2009.

Rien ne sera plus comme avant. Ce qui apparaissait comme une gageure quand nous combattons les évolutionnistes et autres comportementalistes, a trouvé une réponse dans la succession des 120 exposés qui témoignent pour chacun du moment, de la conjoncture analytique qui le fit analyste. Nous poursuivrons à Rennes qui déjà se prépare. Nous imposons ainsi aux calculateurs de tous horizons qui ont envahi notre vie sociale et intellectuelle, une méthodologie et une raison qu'ils voulaient rejeter. Nous garderons de la statistique et du calcul ce que la rigueur d'une bonne gestion suppose (les instances de l'École ne peuvent pas le négliger), mais nous resterons fermes sur notre orientation de travail qui est avant tout transfert de travail.

Ainsi la passe elle-même se trouve questionnée, dans son appréciation clinique, comme dans

le dispositif que l'École se donne pour en juger. Nous remarquons que cette interrogation est née de ces dernières Journées et du *Journal* qui en animent le débat bien au-delà, et non pas du dispositif lui-même. Ni le secrétariat, ni le collège, ni les cartels (j'en assume ma part pour en être) n'ont été à l'initiative de ce questionnement et de la remise en question de ce qui apparaît depuis quelques années comme malaise et dysfonctionnement de la passe. L'initiative est venue des acteurs (passants, passeurs) jusqu'aux limites que le dispositif impose quant à la confidentialité de ce qui s'entend dans le témoignage. Mais jusqu'ici, nous pouvons saluer l'effort de bien dire qui tente d'arracher à la langue de bois ce qui fait l'enjeu du problème sans tomber dans les petites misères. Le collège de la passe a perdu du coup son objet, tant le débat s'est élargi avec profit au-delà des acteurs du dispositif lui-même.

Il y a un enjeu politique. Il a été souligné, et comment ne pas se souvenir en cette date anniversaire du texte « Acier l'ouvert »² (10-11 décembre 1989) de la ferraille que Jacques-Alain Miller avait dû sortir pour ouvrir ce ciel dont les nuages menaçaient l'École elle-même. Il fit valoir les lignes de lecture politique que la situation imposait et chacun y prit ses responsabilités. L'École n'est pas de toujours, elle est sans cesse en construction, et son mouvement ne peut s'interpréter sans la dimension du temps, pas celui de la météo, mais celui de la logique. Nous n'en sommes plus à l'École avec ou sans Lacan, mais à l'École avec ou sans son envers. Il est aujourd'hui inconcevable d'opposer une École des spécialistes, fussent-ils psychanalystes chevronnés, maîtres es-passe éventuellement, à celle des analysants militants d'une cause analytique qui se jouerait sur la scène publique tout autant que sur les divans. Les uns et les autres, alternativement si l'on veut bien donner tout son poids à une permutation vraie (pas celle qui ferait revenir les mêmes toujours à la même place), sont solidaires du destin de la psychanalyse qui se joue tout autant sur les divans, dans les fauteuils que dans les Forums, les Journées, les déclarations publiques et combats en tout genre. Il n'y a pas deux Écoles, la noble qui pratiquerait la psychanalyse et la vulgaire qui en parlerait, ce sont les deux faces d'une bande de Moebius, plus encore un nouage borroméen qui perd sa pertinence quand il se désolidarise. Quel sens aurait l'action de ceux qui s'activent pour l'École si elle était réduite à une tâche sociale, si elle n'était articulée à ce qui du symptôme vient pour chaque analysant, au titre d'un reste, instaurer un lien social nouveau ? Les CPCT, les commissions de l'ECF, les comités éditoriaux en ont montré l'exemple dans la capacité de leurs acteurs à engager les enjeux pour la psychanalyse, jusqu'à renoncer à ce qui pouvait s'apparenter à un succès professionnel dans le champ social.

Pour ces raisons, je ne souscrirai pas à l'analyse qu'a bien voulu en faire Patricia Johansson-Rosen dans le *JJ* 61 en opposant, si je l'ai bien lue, le combat pour la psychanalyse aux exigences de l'École. Le militant pour la psychanalyse doit trouver sa limite dans l'analysant, et l'analysant, s'il ne veut pas idéaliser la pratique de la psychanalyse, a beaucoup à gagner à se frotter aux effets de ce discours dans la société. Il n'y a plus d'École-refuge, au sens du lieu bunker qui préserverait les analystes et les analysants de radiations hostiles, mais ils deviennent eux-mêmes dans leur mouvement le refuge du discours psychanalytique, par l'irradiation issue de l'expérience du divan qui va toucher

la société dans laquelle ils vivent.

1. C'est en mai 1956 que le président Mao Zedong énonce sa formule désormais célèbre : « Que cent fleurs s'épanouissent, que cent écoles rivalisent. » Ce slogan d'expression très classique fait référence aux « cent écoles », dénomination donnée par le philosophe taoïste Zhuangzi aux multiples écoles spéculatives de pensée qui fleurissaient aux ~ IIIe et ~ IVe siècles.
2. Jacques-Alain Miller : « Acier l'Ouvert », *Lettre mensuelle* n°85

NOMMER (a) ?

par Dominique Laurent

L'évaluation, les exigences de formation universitaire protocolisée, les reconnaissances professionnelles encadrées, surveillées, par le grand *panopticon* bureaucratique, visent à nommer à une place et assurer chacun de son utilité sociale. Comment éviter que dans la psychanalyse « le nommer à » vienne occulter la réflexion sur ce qu'est le nom de psychanalyste. Ce serait permettre le retour, actualisé par les exigences du maître, de l'accréditation bureaucratique de l'analyste. C'est exactement ce point que J.A. Miller interroge depuis plusieurs semaines. Le désir, nouveau et massif, de témoignage d'analysants lors de nos Journées interroge le dispositif de la passe. Avec cette procédure, Lacan a combattu la réduction du devenir analyste à l'identification de critères de l'être et au fonctionnement d'institutions qui masquent la fonction analyste en tant que série de positions singulières.

La passe doit continuer à vérifier sur quelle jouissance obscure le nom de psychanalyste est posé. L'analyste a rencontré dans son analyse le « délire » qui fait sa vie, soit son fantasme, et il sait de quelle jouissance il se paie. L'analyste « délire » avec chacun de ses analysants, mais pas avec le « tous » de l'évaluation. Il permet ainsi à chacun de produire ses signifiants-maîtres, son monde, son inconscient et d'obtenir de la bonne manière le seul « essentiel » qui soit, l'extraction de l'objet *a*, où le « savoir y faire avec le symptôme ». Le nom de psychanalyste vient désigner non pas un être, mais un symptôme. La psychanalyse ne promet pas d'identifications stables, collectives, pour mettre tout le monde au travail sous une discipline commune. Loin de rêver à un nouvel humanisme disciplinaire pour garantir le fonctionnement d'une École de psychanalyse, Lacan a pris comme référence l'Autre jouissance, féminine, qui n'exclut ni le souci des semblants ni le lien de l'amour. Il a conçu une École comme un ensemble sans universel où ne vaut pas le « pour tout x », comme l'indique la « Théorie de Turin ».

Notre pari est celui d'une particularité subjective soutenue par le rapport le plus étroit au savoir dans l'acte analytique même. De ce point l'analysant peut être convoqué dans un lien épistémique à la psychanalyse et à un lien social qui en passe par une École.

Ce transfert de travail se vérifie dans la procédure de la passe et les travaux exposés. Dans cette perspective, L'École a mis en place, à côté de la nomination de ses AE, deux modalités d'admission de ses nouveaux membres. L'une s'est appuyée sur les titres et travaux, l'autre sur la passe à l'entrée – perspective introduite par Jacques-Alain Miller. La première continue de

fonctionner, la seconde a été une expérience limitée dans le temps. Au Congrès de Rome, en 2006, j'interrogeais la façon de rendre compte, à l'heure de la tyrannie de l'expertise, de la spécificité de la psychanalyse lacanienne dans ses procédures d'accréditation. C'était un moment où la passe conclusive suscitait peu de « vocations » et où la procédure d'admission ne prenait pas en compte ou pas assez l'analysé, au sens où Lacan formulait « il y a de l'analyste » quand « il y a de l'analysé ». « Il y a de l'analyste » inscrit quelque chose, un quod, qui n'est pas encore défini. Le jugement d'attribution porte sur « il y a de l'analysé ». Le jugement d'existence porte sur « il y a de l'analyste ». L'analyste est une existence, un quelque chose en fonction. Le corrélat de cette formulation est que l'analyste se réduit à sa fonction dans une pratique. C'est une autre perspective que celle qui vient nommer analyste celui qui atteint le terme d'un cursus.

Le succès de ces Journées révèle le caractère obsolète de toute perspective d'une liste d'analysants nommés seulement « sur travaux ». La procédure d'admission est, dès lors, à penser à partir du savoir inédit obtenu de l'analyse et des travaux effectifs. Ce serait confirmer notre pari du sujet.

DÉBAT AU COLLÈGE DE LA PASSE

Quelques notes de lecture concernant la circulation des textes sur la passe

par Jean-Claude Razavet

En relisant les textes envoyés, je note qu'un véritable débat s'est engagé, dans lequel la passion qu'a toujours suscité la passe était présente. Il est vrai qu'avant la première réunion du Collège, cette passion s'était quelque peu éteinte, comme l'a fait remarquer Lilia. Il faut dire que cette passion fait pomme de discorde depuis l'École freudienne (séparation du quatrième groupe). Et que, de chaque réunion du Collège de la passe, est résulté une crise, qui nous a fait à chaque fois perdre collègues et amis. Peut-être que, jusqu'aux Journées de novembre, les héros s'étaient fatigués. Au précédent mini-Collège par exemple, chacun a gardé sa passion dans la poche. Et pourtant, ces crises témoignent de la vitalité d'une École. La passe, et son dispositif, comme je l'ai dit jadis, est un ver dans le fruit introduit par Lacan au cœur de l'institution analytique qui, de structure, tend à devenir SAMCDA, voire Société Mutuelle Contre la Passe.

Depuis la rentrée 2008, un pas a été franchi par JAM, dont témoigne son cours, et qui s'est traduit par l'impulsion qu'il a donnée à ces Journées. Impulsion que l'on peut qualifier d'acte si on en juge à ses conséquences, dont l'une est le réveil du Collège. Cet acte représente une véritable révolution culturelle. Il a consisté à déclencher la crise avant la réunion du Collège, en donnant la parole aux analysants qui ont su dire quelque chose de leur rapport à l'inconscient.

En attendant la suite des effets de ces Journées, où en sommes nous du débat ?

Concernant la question des passeurs qui était au programme, nous avons entendu les passeurs témoigner non seulement de leur expérience de récepteur du témoignage des passants, de leur

expérience en tant que membre dans les cartels de la passe, mais aussi, point important, du moment de leur cure où, selon eux, ils ont été désignés. Je retiens, entre autre, le moment de « désorientation » signalé par Bernard Lecœur.

Je voudrais maintenant débattre en toute amitié avec Rose-Paule et lui dire mon désaccord concernant le portrait du passeur de ses rêves, et le savoir-faire qu'elle lui prête. Bien sûr, quand on est dans un cartel de la passe, on rêve tous d'un passeur comme ça. Mais si c'était aussi simple, il suffirait de lui faire faire un stage chez un éditeur. Si on en croit Lacan, relativement aux fonctions respectives de chacun des trois niveaux du dispositif, magistralement détaillées par Philippe La Sagna, ce qui définit le passeur, ce n'est pas un savoir-faire mais un être. Un être la passe, un analysant chez qui est encore présent le désêtre qui a frappé son analyste. Un être qui est sensé faire de lui une plaque sensible, selon la formule de JAM. C'est très joli à dire, mais pas si évident à repérer comme moment clinique. Dire qu'il n'est pas question de demander des comptes à l'analyste qui a désigné le passeur, c'est déjà faire intervenir un imaginaire qui justement est à exclure. C'est à chacun d'entre nous de se demander des comptes à soi-même, quand il désigne un passeur. À chacun de nous de demander à ses collègues : « Et toi tu sais reconnaître ce moment clinique ? As-tu vérifié sa pertinence auprès des cartels qui l'ont utilisé, ou à partir de ce que t'en dit le passeur dans la cure au moment où il témoigne ? » Deuxième point de désaccord : proposer un portrait, c'est le meilleur moyen d'obtenir qu'on s'y conforme.

À La Sagna, je ferai remarquer que je ne vois pas très bien le rapport entre son exposé et sa conclusion relative à une nouvelle composition du cartel de la passe, avec deux passeurs et un plus-un élu. Pour qu'il y ait un « *turn over* » important des passeurs, il faudrait peut-être aussi qu'il y ait plus d'AME nommés, ou alors que d'autres aient la possibilité de le faire.

À Marie Hélène Brousse : je ne suis pas sûr de ce qu'elle a voulu dire en parlant d'un profil type de l'AE. Si elle veut dire que les passants sont tentés de se conformer à ce profil type, ce serait le signe d'un échec de la passe, puisque, si on se fie à ce qu'en attendait Lacan, l'AE ne peut être que le produit de l'extrême singularité de sa cure. Que veut dire vouloir faire le portrait de l'AE nouveau tant attendu ? Par hypothèse chaque AE est nouveau et on ne peut pas prévoir ce qu'il sera. Si profil il y a, il faut le mettre sur le compte des grands shows qui ont été faits aux débuts pour présenter les AE. L'intérêt pour la passe n'est pas une question de marketing.

POUR LA PASSE DANS LA NLS

par Nassia Linardou

Il y a dix ans, je pouvais revenir vivre en Grèce après de longues années passées à Paris. Beaucoup de choses avaient changé pour moi entre-temps. Les rencontres que j'avais faites m'avaient donné cette possibilité de retrouver mon pays dans des conditions complètement différentes. J'étais partie médecin, je revenais psychanalyste.

Je savais qu'il y avait un champ à ouvrir dans l'après-coup de Barcelone 1998. Je me sentais engagée sans réserve. Je n'étais pas seule. Mais je savais que j'allais commencer à pratiquer la psychanalyse loin de mon analyste et sans le soutien que pourraient être pour moi l'enseignement hebdomadaire de Jacques-Alain Miller et l'environnement de l'ECF. À ce moment charnière j'ai éprouvé le besoin de prendre appui sur ma cure, sur ce que j'avais fait dans l'analyse et sur ce qui avait changé en moi par l'effet de la psychanalyse pour être en position de la proposer à d'autres. Je savais que mon analyse n'était pas finie car les effets sur le désir n'avaient pas absorbé entièrement l'angoisse, selon la formulation très éclairante de Jean-Daniel Matet. En aucun cas il n'était question pour moi d'arrêter mon analyse. Mais il m'importait de faire cet effort subjectif de me pencher sur *my ruins of wrecked past purpose* pour repérer ce qui en avait pris la place. J'ai fait à ce moment-là la passe à l'entrée. Pendant les entretiens avec les passeurs, un travail de reconnaissance a été possible, reconnaissance de ce qui avait compté pour que je puisse, non sans angoisse, me déplacer suffisamment de l'idéal et pouvoir pratiquer la psychanalyse. Le cartel a alors proposé mon admission à l'EEP. L'année suivante la passe à l'entrée était supprimée.

Dix ans ont passé depuis. Toute la vie a tourné autour de comment transmettre ce lacanisme millérien qui nous enchantait, conquérant, audacieux, clinique, sans concessions et ouvert. Je réalise aujourd'hui que durant cette période j'ai très souvent dit « nous » et non pas « je », dans l'effort d'emporter dans le courant cette communauté de jeunes cliniciens qui y prenaient goût. La construction de cette communauté et ses avatars, véritable expérience subjective, est devenue l'affaire de mon analyse. Mais la passe nous manque !

Aujourd'hui, il est clair que des demandes d'admission se feront jour parmi les jeunes Grecs de la Société hellénique. Des questions nouvelles surgissent d'ores et déjà. Est-il possible de construire une communauté d'École sans qu'elle ait une expérience de passe, sans que la passe soit cause du désir d'École ? Sans que personne de ses membres n'ait été passeur, sans que les aînés ne soient travaillés par cette question ? Comment l'analyse de chaque postulant serait-elle prise en compte dans la procédure de son admission ? Autrement, n'est-ce pas le « syndicat », les « notables reconnus par ancienneté », le « chacun est chacun » qui nous guettent à tous les tournants du chemin ?

LA NAISSANCE DU DÉSIR DE PASSE

par Fouzia Liget

En tant qu'analysante, la passe, je ne savais pas vraiment ce que c'était. J'en sais un peu plus, grâce au *Journal des Journées*. Quel savoir ai-je de la passe ? Et quelle image ? Quel espoir, aussi ?

Il y a quelques mois, un collègue, membre de l'École, me demandait si, entre jeunes, on parlait de la passe, si on y pensait. Ma réponse fut non.

J'avais gardé en tête votre intervention sur le thème des Journées 2009, le 12 octobre de l'an dernier : vous y disiez que la passe signifiait la fin de l'analyse, mais pas la fin de l'analyse de son inconscient. Ma connaissance s'arrêtait là, et je ne cherchais pas non plus à en savoir davantage. Cela me paraissait si loin...

Le débat qui s'est ouvert dans le *JJ*, c'était une chance pour moi. Je l'ai suivi avec beaucoup de curiosité. Un voile de la pudeur s'est levé sur une question aussi sensible que précieuse, mais aussi opaque et obscure, à la limite d'un tabou. Depuis lors, des questions émergent : comment naît le désir de faire la passe ? À quel moment décide-t-on que c'est le temps de la passe, le temps logique de l'analyse ?

Je lisais les témoignages des passants, ceux qui n'ont pas obtenu de nominations. J'ai été frappée par le fait que ces témoignages restaient lettres mortes, sans réponses, sans suite. En effet, de quoi tuer le désir de passe.

J'ai dans l'idée que la passe est une procédure précieuse, inouïe, dans une société du chiffre, du standard, qui forclot le sujet, qui méprise le désir. Ici, à l'ECF, il est permis de désirer, on devient psychanalyste par la voie royale de son inconscient, de son déchiffrement... Pas de diplômes, pas de notes, pas de standard. Une procédure commune, recueillant le plus singulier de chacun, le plus intime, mais dans une visée de transmission au service de la psychanalyse.

Alors quel espoir ? Que les témoignages des passants qui n'aboutissent pas à une nomination soient mieux reconnus. Qu'une place d'enseignement et de transmission sur la cure analytique leur soit donnée. La nouveauté des Journées a été d'entendre les témoignages d'analysants non AE. Pour ma part, ils ont suscité chez moi le désir de transmettre, de témoigner de mon analyse.

Un désir de « mini-passe », comme l'écrit joliment Giorgia, a émergé chez moi. Et pourquoi pas, un jour, la passe ?

L'ENVERS DU PARCOURS

par Solenne Albert

Je ne savais pas, il y a encore quelques heures, que j'allais m'autoriser à parler de la passe. Depuis que le débat est lancé dans le *Journal des Journées*, je constate pourtant que j'étais friande de chaque nouveau texte publié. Ces échanges vivants et sincères me donnaient envie de dire quelque chose moi

aussi, de ce que l'analyse m'avait jusqu'alors permis de traverser. Mais les quelques lignes que je tentais d'écrire depuis que le débat est lancé furent décevantes. Comment rendre compte de ce qui fait le tranchant d'une cure lorsque la vue d'ensemble nous échappe encore ? Lorsque tous ces signifiants égrenés au fil des années ne sont que morceaux isolés, éléments disparates, voire contradictoires ? Ces questions nouvelles pour moi me donnèrent envie de lire un ancien numéro de la *Cause freudienne*, « La passe, fait ou fiction » (n° 27). Parmi les textes passionnants qu'il contient, quelques phrases d'Esthela Solano-Suarez ont particulièrement retenu mon attention : « Le passant, poussé par cette nouvelle envie de parler de son analyse, s'avance pour transmettre aux passeurs ce qu'il sait. Aussitôt qu'il veut le dire, il se trouve amené à se demander où diable est passé ce savoir qu'il avait su. Car l'ensemble de ce savoir élaboré par l'analyse s'avère avoir été imaginé ensuite comme étant à la disposition du sujet. (...) Que reste-t-il alors d'une analyse ? Des chutes, de petits rêves, de petites séquences de l'expérience, des interprétations, bref des restes. »

Peut-être qu'une passe pourrait être un moment où s'entrevoit la structure qui articule chacun de ces morceaux. Un instant où, grâce à un divin détail, la lumière s'allume, le fil conducteur, la structure qui unissait chacun des éléments patiemment dépliés au fil du temps, se laisse apercevoir. Un moment où les éclats de rêves, égrenés au cours des années de cure, s'articulent autour d'un savoir nouveau.

Tous ces indices éparpillés conduisent alors à une découverte, aussi souvent recherchée qu'évitée. Assumer cette découverte qui dérange et en déplier chacune des coordonnées émergentes est le point de départ d'un nouveau travail. Si j'avais à travailler sur cette question de la passe, ce que je mettrais en avant serait donc son accent d'ouverture vers de nouvelles perspectives. L'aspect conclusif que je pensais jusque-là être prédominant dans la passe deviendrait alors secondaire. Le précieux de la passe serait qu'elle consisterait en un instant de comprendre qui permettrait de voir l'envers du parcours. Envisager ainsi la passe permettrait de l'associer à un devenir. Elle constituerait le point à partir duquel l'analysant, assumant la responsabilité de sa découverte, accepte de s'engager dans un devenir. Il n'y a plus de « je suis ça » ou « ça ». Pas de réponse, mais une question qui suscite un nouveau désir de savoir. Il y a sans doute un deuil, mais il y a surtout une naissance. C'est ce moment où quelque chose d'un désir nouveau peut commencer à éclore qui est précieux.

La question de la passe s'articulerait alors à celle d'un devenir. Devenir femme, homme, analyste, suppose d'explorer cette zone jusque-là inconnue.

À la fin de son article « Des semblants entre les sexes » (cf. n° 36), Jacques-Alain Miller aborde justement la question de la passe à partir de la différence des sexes : « Ce que la passe, vue du côté du jury, enseigne – c'est du moins ma conclusion, très transitoire – c'est qu'il y a une incidence de la différence sexuelle quand au fantasme. »

Je partage, avec Pierre Stréliski (*JJ* n° 68), le souhait que les Journées de Rennes aient à cœur de dire quelque chose de cet inconnu. Qu'elles soient marquées par la différence des sexes, par la surprise et l'énigme, que la rencontre avec cette différence implique à chaque fois de manière

particulière.

CE SOIR, SOIRÉE DES AE À L'ÉCOLE

par Patrick Lambouley

Ça tourne autour de la question de l'ouverture, de la fermeture, de la solitude de l'AE, solitude qui n'est pas celle de l'élément unique d'un ensemble, comme celle représentée par Bernard Seynhaeve, seul AE nommé à l'ECF en ce moment, mais celle de chacun face à sa cause.

On se demande aussi ce que cela veut dire « interpréter l'École », qu'interprète-t-on quand on est AE ? On entend : on interprète le trou dans le langage, l'effet de essedegradabarré. Que veut maintenant l'École ? plus seulement des analystes, mais aussi des analysants, certains analysants... On se dit qu'il faudrait mêler les générations, mais on se dit aussi que certains analystes, blanchis sous le harnais, ont témoigné aux dernières Journées de leur rencontre avec la cause aussi fraîchement que si c'était hier...

D'autres AE, anciens AE, racontent qu'il était difficile d'interpréter l'École sans se faire « taper sur les doigts ». Quelqu'un d'autre encore évoque l'École qui ne va pas bien quand le fonctionnement favorise l'entre soi et génère une dynamique de caste.

J'écoute, je suis fatigué, je me dis que je vais dire, là, quelque chose sur la question de la solitude, et sur la question de ce que c'est qu'interpréter l'École, au temps du dernier Lacan.

Mais, surprise, Bernard Seynhaeve interrompt la soirée :

« Je pense que nous allons en rester là pour ce soir... »

« Alors, séance courte ? », demande Éric Laurent.

« Oui, séance courte ».

Je ne dirai donc pas là, pas ce soir-là.

Et puis je ne suis pas membre, et pas connu, on ne me connaît pas, ma fatigue était sans doute aussi le semblant de ma résistance à apparaître, à naître à ça, à l'analyste de l'École, qui devrait être au fond la place d'où parlent non seulement les AE, mais aussi les membres, mais aussi les autres, nouveaux venus, non membres concernés, quiconque soucieux que l'École reste le lieu d'adresse ou puisse être accueillie et entendue une parole qui témoigne de la cause, de la jouissance, de l'effet que ça fait de vivre orienté par le réel de sa cause.

Mais cette coupure inattendue de Bernard Seynhaeve produit le désir de dire. Dans l'après-coup, alors j'écris, comme si je parlais, en passant par l'objet *JJ*.

La solitude ? C'est celle de la jouissance. La jouissance est de l'un, toujours.

On attend de l'AE que la rencontre de cette solitude radicale avec l'objet cause, produise un discours.

Parler, du lieu même de cette solitude spéciale, d'avoir aperçu l'absolu singulier du réel de cette jouissance.

Cette jouissance, quand on la rencontre, est plutôt un pousse à la boucler.

La boucler dans la cure : à quoi bon dire, raconter, déchiffrer. Traversée du désert, disait Bernard Seynhaeve.

Il semble alors que la seule vérité, c'est le trou de la parole, son inadéquation à parler de ça, du ÇA.

Et puis, si ça passe, ça produit une parole nouvelle, poétique, humoristique, hypomane, bref un style, chacun son style.

Et la transmission» de la cause, c'est parler en fait, quoi qu'on dise, toujours de ce style, du lieu de ce style.

Analyser un parlêtre, avec une orientation vers le réel, c'est interpréter avec un opérateur de hors sens, faire vaciller les semblants tout en en restant dupe, ce qu'il faut.

Mais, analyser l'École, qu'est-ce que cela pourrait bien être ?

C'est la réveiller quand elle s'endort, quand elle endort, quand elle pulsionne de mort. C'est ce que fait JAM qui n'en finit pas de faire la passe, s'est-il dit dans cette soirée.

Et quand est-ce que JAM interprète ? Quand l'École devient une SAMCDA.

C'est-à-dire, par exemple, quand elle renvoie quiconque se prend à vouloir parler du lieu de son style, soutenu par la solitude rencontrée face à la jouissance, quand elle le renvoie au silence, dans son trou, en lui refusant ce lieu d'adresse que doit être l'École.

Seule l'École peut être le lieu d'adresse de ce genre de discours. C'est le lieu supposé pouvoir l'entendre, et désirer l'entendre.

En ce sens, parler à l'École, membres, nouveaux venus, non membres, c'est toujours, ce ne devrait être toujours que parler de ce trou dans la parole, de cet absolu singulier de cette place.

C'est donc faire la passe à chaque fois, à chaque fois qu'on parle à l'École.

On n'enseigne à ses risques que si on ne parle que du lieu de la passe.

Simon, c'est routine, jeu de miroir imaginaire, hainamoration.

À chacun d'avoir cette éthique; JAM ne cesse pas de faire la passe, sans le dispositif de la passe, n'est-ce pas ? Faisons de même, au un par un.

Pour cela, le dispositif minimal est une école qui reste ouverte à l'entrée de cette énonciation, d'où qu'elle vienne.

Le JJ est l'un de ces dispositifs, né de et par les dernières Journées, de et par JAM.

Quand l'École se défasse de cette place, pour n'accueillir que la parole de quelques-uns, les connus, elle joue le rôle de la pulsion de mort : « SILENZIO, PAUSA ».

Pour ces autres, mais aussi pour ceux de l'intérieur qui, régulièrement, sentent bien qu'aussi, ils en crèvent.

LE SUPEREGO DES SUPER-AE
Après la soirée du 8 décembre à l'ECF
par Pierre-Gilles Guéguen

L'AE est en exercice pendant trois ans. Il lui revient d'éclairer au bénéfice de l'École l'obscurité qui entoure la fin de l'analyse. Soit.

Aujourd'hui on a l'impression – qui dure depuis de nombreuses années déjà – qu'il doit obligatoirement se soumettre à un programme d'enseignement, assurer une soirée mensuelle rue Huysmans, dire un mot à tout propos et sur tout, aller faire un tour de France et du monde obligatoire, être une sorte de Marlène Dietrich ou de Maurice Chevalier assurant sous les bombes le théâtre aux armées afin de maintenir le moral de la troupe. On ne saurait alors, si l'on en croit Caroline Pauthé (*JJ* 68), « que plaindre du fond du cœur » l'artiste éreinté qui se traîne de scène en scène sous prétexte que « *the show must go on* ». Si nous en sommes rendus à plaindre nos « pauvres AE », il est grand temps en effet de changer tout. On finira par tuer le désir. Je me prononce donc pour une grande mise à plat.

Levons comme je le proposai les adhérences de la passe aux discours du médecin (l'AE doit être guéri), du psychologue (l'AE doit être heureux) et – comme Sophie Bialek me le faisait apercevoir – de l'universitaire (il doit faire cours et donner la théorie de lui-même – fils de ses œuvres, disait Philippe Hellebois).

Bien évidemment, plus ils ploient sous le fardeau, plus les AE se plaignent d'être mal aimés, d'être seuls, d'en avoir trop ou pas assez, etc.

Il semblerait aussi qu'ils ne puissent pas parler d'autre chose que de leur cure, fallût-il revenir sans cesse et sans cesse sur les mêmes points, sur le roman familial, etc. Comme s'il n'y avait pas des tas de façons d'en parler encore sans le dire explicitement et de pouvoir éventuellement y revenir quand il y a du nouveau sur le feu...

On peut comprendre comment à un certain moment de l'École et des Écoles, la mise en place des diverses offres du « dispositif AE » a pu constituer un signe d'attention mis à la disposition des AE et en lien avec eux. Les Écoles ont ainsi manifesté qu'elles se concentraient sur le plus vif de leur raison d'être : élucider ce qui fait le cœur de la psychanalyse et son point sensible, enseigner l'École et la mener dans la direction d'affiner le désir de l'analyste. Aujourd'hui, toutes ces offres se sont empilées. Elles sont devenues un bric-à-brac et un carcan pour tous.

Je m'explique mieux certaines de mes réactions d'énervement récentes. Les AE ne sont pas des machines, il n'ont pas toujours quelque chose de pertinent à dire. La quantité n'est pas la qualité pour eux non plus. Mais vouloir la passe est un objectif digne d'un analyste qui se réclame de l'École de Lacan. Éric Laurent le disait hier soir à l'École : un analysant qui a l'ambition de devenir psychanalyste et de prendre part au destin des Écoles devrait ne pas pouvoir se passer du désir de devenir AE. Je crois sincèrement que ceux qui s'y sont risqués sont dignes d'estime. Quel que soit leur parcours public

ultérieur, ils ont pris la peine de s'affronter à un jury de pairs, et cela seul pour moi les rend estimables. D'autant plus – il ne faut pas sous-estimer le facteur chance – s'ils ont réussi dans cette tâche. Ainsi en va-t-il de l'acte qui ne saurait se penser sans une certaine contingence.

Je comprends autrement aujourd'hui un aspect de ce que Jacques-Alain Miller pouvait vouloir signifier quand il évoquait la figure de l'AE interprète. Interpréter, cela ne suppose pas de grands discours, ça ne suppose pas une présence incessante, cela ne suppose pas d'être un modèle, cela suppose au contraire – seulement dirais-je – un mode de présence dans son acte, une « énonciation démassifiée et démassifiante » (pour reprendre un syntagme qui bientôt sera déjà pris en masse) qui fasse qu'après, pour l'École, ce ne soit plus pareil qu'avant. Un battement de cil, le fameux battement d'aile d'un papillon, un soupir, un seul, peut à l'occasion suffire.

Bernard Seynhaeve a commencé hier à nous le faire entendre. Pas la peine qu'il mette cela par politesse sur le compte de son inhibition. Il en a marre de porter l'armure de Super-AE, il a envie de respirer ?... C'est possible après tout. C'est le moment de prendre le vent qui souffle.

DE LA NATURE DU JETABLE...

par Pascale Fari

La nomination d'un nouvel AE fait d'autant plus événement qu'elle se fait plus rare. La curiosité et l'émotion ne manquent jamais au rendez-vous. On a hâte de découvrir le premier témoignage, l'*hystorisation* de la cure, ses charnières, les interprétations cruciales, l'acte qui découpe une autre topologie du sujet... Mais que se passe-t-il ensuite ?

Quel cas faisons-nous de leur enseignement dans l'École ? Un signe parmi d'autres en est la fréquentation, variable certes, mais toujours parcimonieuse, de ladite soirée des AE – du moins depuis que j'ai commencé à assister aux enseignements de l'École en 1995-1996. Bien avant les premiers Forums des psys, comme le rappelle Carole Dewambrechies-La Sagna. Bien avant aussi la création du CPCT en 2003. Plus largement, quelle place faisons-nous à leurs interventions, à leurs écrits ? Nous leur demandons de parcourir sans trêve le vaste monde avec leur témoignage dans la poche, mais comment les laissons-nous nous enseigner ?

Laure Naveau soulevait la question de l'AE « jetable ». Je souscris sans réserve aux réponses qui avaient alors été apportées par Éric Laurent et Esthela Solano, notamment quant à la noblesse du déchet dans notre orientation. Jacques-Alain Miller nous rappelait également en juillet dernier qu'il n'y a de salut que par le déchet.

Pourtant, la problématique du « jetable » concernant l'AE m'a parfois paru être en jeu bien avant le terme des trois ans, et, à l'occasion, dès après son premier témoignage. Faux pas, impasses, butées... sont criblés, décriés. Serviraient-ils davantage de critères rétrospectifs d'évaluation du bien-fondé de la nomination qu'à nourrir l'élaboration ? Ou encore, à mesurer à quel point il est impossible à l'AE d'être à la hauteur d'un idéal aussi improbable que féroce et mortifiant ?

Il y a jetable et jetable. Celui des cycles consuméristes de plus en plus courts qui caractérisent notre époque n'est pas celui du *sicut palea* qui marque une certaine séparation d'avec une jouissance, sur un bord où désir et savoir peuvent trouver à se nouer. En revanche, l'idéal et la consommation ultrarapide ont en commun, bien que de manière différente, de servir d'alibi au *je n'en veux rien savoir*.

L'affaire se corse d'autant qu'il ne s'agit plus de franchissement, de traversée, de chute des identifications, etc., mais d'une vérité menteuse, partielle, si ce n'est précaire, et d'arrangement, de bricolage avec une jouissance qui, quoi qu'on en ait, reste celle qu'il ne faudrait pas. D'une incomparable *varité*, l'art d'accommoder les restes est bien délicat et sujet à bien des oscillations logiques et temporelles. Le commentaire de Philippe Hellebois, de même que le texte d'Hélène Bonnaud m'ont semblé très éclairants à ce propos.

On objectera : l'autisme de la jouissance est l'une des choses les mieux partagées, le malentendu est de structure, la communauté analytique pas meilleure qu'une autre, sans doute très névrosée et en tout cas bien malade... C'est certain. En outre, l'accueil réservé aux AE n'a pas été le même pour chacun d'eux, l'accueil que chacun leur réserve non plus. Et puis, il n'y a pas qu'eux qu'on n'écoute pas... Bien sûr. Mais quand même... Comment consentons-nous à ce que leur témoignage fasse enseignement ?

Au cours de la soirée des AE de mardi dernier, Éric Laurent avançait entre autres qu'il y avait eu une sorte de disjonction entre le mouvement analysant et les élaborations des AE, et les responsabilités que les membres avaient assumées dans l'École. Pierre Naveau faisait ensuite valoir qu'il y avait eu comme une coupure entre l'analyste et l'analysant.

Brisant l'*automaton* tristounet, les Journées nous ont réveillés, semble-t-il. La levée du silence qui plombait la passe dans l'École permet d'augurer de perspectives plus réjouissantes, associées à la nomination récente de nouveaux AE et à d'autres à venir, espère-t-on.

Chacun a salué la place décernée aux AE lors des dernières Journées, de même que les effets *démassificateurs* qu'elles ont eus sur l'énonciation. Y a répondu l'attention renouvelée d'un auditoire curieux, étonné, joyeux, enthousiaste. La nomination d'un AE reste un pari réfractaire à toute binarité. Pour chacun de nous, démassifier son énonciation et son audition en est un autre, jamais acquis, toujours à soutenir et à renouveler.

LA PASSE-DÉSIR

par **Éric Laurent**

L'événement de Paris, il y a à peine un mois, a changé les rapports entre les Écoles et le mouvement des analysants dans leur ensemble. J'appelle ici mouvement des analysants les modalités du transfert que ceux-ci entretiennent avec la psychanalyse, en même temps et au-delà du transfert avec leur psychanalyste. Les Écoles, durant les dernières, se développaient dans l'ensemble à l'abri du

mouvement analysant, en consolidant leurs frontières avec celui-ci. Les Journées de l'ECF ont modifié cette topologie.

À l'intérieur même de l'École, et cela s'est transmis lors de l'ENAPOL, de l'autre côté de l'Atlantique, le mouvement analysant s'est manifesté de façon nouvelle à partir de l'accent mis sur l'énonciation « en première personne ». Ce mouvement a entraîné les Écoles elles-mêmes dans un dynamisme renouvelé. Ce mouvement analysant n'est pas seulement défini par la catégorie négative de non-membre ou à partir du vouloir être membre de l'École. Il s'agit, au-delà, d'un désir d'entendre parler l'Inconscient comme tel, de s'adresser à l'École comme une caisse de résonance du pays de l'Inconscient. Jacques-Alain Miller propose d'appeler ceux qui nous entraînent dans leur intérêt manifeste et pour qui les portes du Congrès de l'AMP s'ouvrent : les nouveaux-venus.

Leur désir, manifeste à ces Journées, a renouvelé le désir de passe à l'intérieur de l'École. Déjà les nominations récentes d'AE dans les Écoles américaines témoignaient pour une génération qui arrive aux postes de responsabilités dans les Écoles, et pour qui il n'est pas question de ne pas se présenter à la passe. Les cartels de la passe des différentes Écoles en ont pris acte en écoutant des témoignages pourtant toujours singuliers. Le renouvellement du désir de passe, tel qu'il s'est entendu, se traduira sans doute par un accroissement du nombre des demandes adressées au dispositif. D'ores et déjà, il a changé un mode d'adresse. On entend ceux qui ont terminé leurs analyses il y a longtemps, comme ceux qui s'analysent aujourd'hui, déchiffrer de façon inédite Semblants et Sinthôme. Ils lisent ensemble combien symptômes et fantasmes trouvent à s'emparer des semblants les plus inattendus. Le concert de leurs voix permettra de réduire l'écart qui s'était creusé dans des générations analytiques où peu de candidats s'étaient présentés à et où les cartels s'étaient montrés peu généreux. Soyons cartésiens sur ce point, de manière décidée, et choisissons une éthique de la générosité.

Du témoignage analysant à la démonstration de la passe, il y a certes un pas logique à franchir. La passe est une performance logique dont la démonstration se soutient dans un moment particulier. Il s'agit à la fois de maintenir l'écart entre les différents modes de témoignage du rapport de chacun avec son inconscient, son hystoire, et d'aider à le franchir.

La démassification de l'énonciation qui est en cours parmi nous, selon l'expression de Jacques-Alain Miller, aidera l'ensemble des analysants à franchir le pas. Les prisonniers de l'identité de l'École (*JJ* n° 68) pourront sortir des anciens semblants, un par un, pour mieux en inventer de nouveaux.

Statistiques
1^{er} décembre 2009
établies par Yasmine Grasser

candidats	demandes	nommés	non nommés	recommandés membre ou désigné passeur	Sans suite ou ni nommé ni recom.	reportés
1983-85 cartels A, B	31	2	18		11	
1985-87 cartel A, B	9	1	5		3	
1987-89 cartel A, B	30	2	16	m. 1	11	
TOTAL 1	70	5	39	1	25	
1990-92 cartels A1, B1	93	7	36	m. 24 passeur 1	25	
1992-94 cartels A2, B2	89	7	28	m. 19	35	
1994-96 cartels A3, B3	57	4	20	m. 10	23	
TOTAL 2	229	18	94	m. 53	83	
1996-98 cartels A4, B4	100	6	38	m. 30	22 ni, ni 4	
1998-2000 cartels A5, B5	77	3	7	m. 19	20 ni, ni 28	
2000-02 cartels A6, B6	48	2 (1 ELP)	15 (3 EBP, 3 EEP)	ajournés 15		
TOTAL 3	225	11	60	m. 49 ajournés 15	42 ni, ni 32	
2002-04 cartels A7, B7	31	2	10 (dont 2 EBP)			19
200 ³ -06 cartels A8, B8	15	3 (dont 2 SLP)	9 (dont 1 EBP)			4 dont 1 EBP et 1 EEP)
2007-09 cartels A9, B9 6 en cours	33	2 (dont 1 ELP)	12			13
TOTAL 4	79	7	31			36

N° 71 (11 décembre 2009)

QUESTIONNEMENT NAÏF SUR LA PASSE

par Clotilde Leguil

Lorsque j'ai commencé à assister aux Journées de l'École de la Cause freudienne il y a quelques années, les témoignages de passe constituaient pour moi le point agalmatique de ces Journées. Rien à voir avec les cas cliniques. Quelque chose passait et se jouait là que l'on ne pouvait trouver nulle part ailleurs, ni dans d'autres écoles de psychanalyse, ni à l'Université évidemment, ni dans les colloques

habituels. Cela ne ressemblait ni à une conférence, ni à une exposition classique de cas clinique. Il y avait pour moi quelque chose comme une beauté à la fois poétique et ontologique dans cette énonciation d'un sujet se retournant comme une dernière fois sur le parcours de son analyse avant de l'abandonner. Cela entrait dans nos oreilles, et bien que tout ne soit pas toujours accessible à ceux qui n'ont pas fini leur analyse comme moi, insufflait une énergie, un désir, un élan. Les témoignages de passe avaient l'éclat d'un témoignage initiatique dans les siècles démocratiques, où règne le désenchantement issu des effets de la rationalisation technique.

Comme l'avait une fois commenté Esthela Solano à partir du témoignage de Bernard Seynhaeve, c'est « l'effet de réduction » du parcours analytique à ce qu'il y aurait de plus élémentaire dans une cure, enfin atteint, enfin touché du doigt, qui transmet ce désir de rejoindre ce point. Alors, en lisant les témoignages de passe de Dominique Laurent, de Laure Naveau, en écoutant celui de Rose-Paule Vinciguerra, de Bernard Seynhaeve, je me sentais transportée et désireuse de pouvoir un jour dans mon analyse en arriver à un point de cet ordre.

Mais je n'avais jamais pensé à tous ceux qui n'étaient pas nommés AE. Je pensais naïvement que tous ceux qui faisaient la passe étaient nommés Analyste de l'École, et surtout je ne savais pas qu'il y avait tant de refusés. Cela ne m'avait jamais traversé l'esprit n'en ayant jamais entendu parler, ne les ayant jamais, eux, entendu en parler, alors que je suivais les enseignements du Champ freudien depuis bientôt dix ans. C'est au cours d'une discussion avec Yves-Claude Stavy lors d'un cartel, que je réalise que ceux que j'ai entendu sont une toute petite minorité parmi tous ceux qui ont tenté la passe. Et puis je découvre dans le *Journal des Journées* tout un monde, le monde des passeurs qui ne savent pas comment être à la hauteur de la tâche, le monde des passants qui rentrent dans leur trou, le monde du silence car personne ne trouve à qui s'adresser pour saisir ce qui s'est passé, ce qui est mal passé, quels sont les motifs de la décision qui a été prise à leur sujet. La passe m'apparaît alors comme une procédure froide, anonyme, où je ne retrouve plus du tout ce que j'avais perçu dans les témoignages que j'avais entendus. Je me demande comment le désir qu'on éprouve pour la psychanalyse peut ne pas être mis en mal quand on fait la passe et qu'on est refusé, sans comprendre bien pourquoi.

La passe ne pourrait-elle pas être l'occasion de rencontres plus franches et plus joyeuses entre ceux et celles qui y prennent part ? C'est peut-être un peu naïf comme questionnement, mais c'est celui d'une analysante qui découvre avec angoisse une dimension de la procédure de la passe (je trouve le mot de « procédure » un peu triste et kafkaïen, même si c'est celui de Lacan) qui me conduit, comme Catherine Lacaze-Paule, à me demander (pour d'autres raisons), mais pourquoi faire la passe ?

L'AE ET SON TÉMOIGNAGE

par Antoni Vicens

Dans son intervention au cinquième Congrès psychanalytique international (« Les chemins de la thérapie psychanalytique », 1919), Freud fait état de la demande formulée par quelqu'un d'une

résolution de la cure par un exercice de synthèse, qui suivrait ce qui aurait été proprement une analyse. Freud répond pour avertir que « dans la vie psychique, nous faisons face à des aspirations soumises à une compulsion à unifier et réunir ». C'est donc l'inconscient qui unifie, qui synthétise. Ainsi, le travail d'un AE ne doit pas être celui de compacter ce que l'analyse a fait circuler comme discours pendant le travail analysant. L'AE doit résister à la synthèse, qui ne serait dans cette affaire qu'un recours à l'ignorance. Le discours du maître connecte ce que l'analyse sépare ; le témoignage de l'AE est un recours – pas le seul – pour trouser l'École, c'est-à-dire pour défaire ce que le discours du maître massifie dans son intérieur.

Avec le travail du témoignage, l'AE devient analysant de plein exercice ; analysant sans analyste, au risque de devenir un marteau sans maître. Mais l'École lui a fait confiance, parce qu'elle lui a supposé qu'il ne prendra pas cette forme de libre association comme une croyance à la libre pensée.

L'École est aujourd'hui, par l'initiative prise par Jacques-Alain Miller avec la création des 38^{èmes} Journées, dans un mouvement analysant. L'École est une école d'analysants, mais pas pour autant sujets d'une parole irresponsable ; ils le sont d'une parole dont on ne craint pas la réponse, qui viendra, ainsi que l'enseigne le discours psychanalytique, du réel. Dans ce contexte, le témoignage de l'AE vaut comme une parole analysante qui n'a pas le filet de protection de l'Autre supposé au langage. Si l'École dit « tous analysants », les AE le sont, non pas en rapport à un manque particulier, mais ils le sont face au trou du langage.

Ce n'est pas le groupe qui répond alors à cette parole. C'est l'École qui répond, mais dans la mesure où cette École se distingue justement du groupe. Cette réponse est diversement audible. Mais en tout cas, c'est à l'AE d'écouter cette réponse, et de réagir par une interprétation. Évidemment, cette interprétation n'est pas oraculaire, elle n'est pas donneuse de sens. La présence même de l'AE, ou son absence, interprète déjà, pour séparer les S_1 du savoir constitué. Un amour du savoir constituant mobilise l'AE, cet amour qui reconnaît la solitude qui le fonde, comme le vrai amour se fonde sur la séparation d'avec le partenaire. Voyez cette pratique troubadoursque qui consiste à nourrir l'amour avec la distance de l'objet aimé. Par là, l'AE est seul, mais cette solitude l'est d'un instant, comme un soupir. Bernard Seynhaeve disait mardi soir à l'ECF que la solitude de l'AE est celle de l'Un tout seul, branché au réel. Mais le réel répond ; ceci est un enseignement de Lacan, tiré de la logique de la psychose, que l'on doit appliquer à l'inconscient. C'est ce que comporte, me semble-t-il, ce que nous appelons, après Jacques-Alain Miller, l'inconscient réel.

Autre chose serait l'ennui (qui est une mauvaise lecture de l'unien, enseigne Lacan). L'ennui du psychanalyste vient quand personne n'écoute la réponse de l'École.

Pris dans ce mouvement, le témoignage de l'AE montre la dignité de la position d'analysant, contre la matérialisation technique de la connaissance que pratique le cognitivisme, bras mental – comme on dit « bras séculier » – du maître sourd et aveugle de notre temps. L'amour n'est pas une cognition ; comme la mort ne l'est pas non plus. Et cette forclusion a les plus lourdes conséquences

dans le malaise de notre civilisation.

Par son travail de témoignage, par son transfert à l'École, l'AE montre ce qu'est la pensée de la libre association après l'expérience d'une analyse. L'intime et l'extérieur sont en continuité. Il s'agit de lui donner une forme au service du discours. Le témoignage, c'est la continuation de l'analyse par d'autres moyens, lorsqu'il n'y a pas d'analyste. Il prend souvent le style de la mise en forme de restes, avec l'intention de les transformer en appât pour de nouveaux transferts. Avec la conviction que le renouvellement du transfert vient désormais, non pas de la prestance du psychanalyste ou de l'inflation de son savoir, mais du fait qu'il « sait être un rebut ». Il sait qu'il l'est, et partant il n'a pas la fausse pudeur de la normalité.

INTERPRÉTER UN SILENCE

par Jacqueline Dhéret

Le pari de la psychanalyse implique qu'une silencieuse réitération vibre au-delà de la mortification introduite par le signifiant. C'est ce que l'analyste accueille en s'y apparentant. L'analysant s'en instruit, mais le symbolique inclut une limite qui ne traite pas de la béance que la morsure du signifiant a introduite et de la pulsion qui y insiste. De fait, l'analyse, dans son parcours, ébranle ce qui dans la langue a fait injonction, ce qui n'est jamais entré dans le langage. La passe vérifie la proposition si simple de Lacan : l'analyste est le résultat d'une psychanalyse.

Elle dit à l'analysant ce qu'il en a fait ; elle l'avertit aussi de ce qu'il y a d'originales façons de faire avec ces marques, ces dépôts, que la langue a déposés en elle ou en lui. Usages propres à un sujet de la langue, capables de drainer une satisfaction, et qui ouvrent paradoxalement à des effets d'équivoques qui peuvent se partager. Avec Lacan, nous nous éloignons de la métaphore freudienne des traces qui décident de la répétition dont jouit le symptôme.

Ce n'est pas un mince sacrifice de se séparer de la croyance en l'inconscient ! Et l'affect qui en répond, plutôt dépressif, est au rendez-vous. Pourtant, on obtient alors, non pas une imitation sans vie, mais une imperceptible mutation qui rend possible la jouissance.

La passe est un effort d'adhésion à cette simplicité qui ne porte pas sur un énoncé, mais sur ce qui a fait trace indélébile pour un sujet. En prendre acte, permet de participer de façon vivante à ce qui a lieu dans la communauté.

L'École aime bien ses AE, mais le premier enthousiasme nous masque qu'il est le résultat d'un rejet, celui du savoir. Plutôt *sicut palea* qu'*agalma*. La passe comme l'analyse est un symptôme qui génère une façon inédite de faire avec un point d'impossible.

Cela implique pour l'AE de passer rapidement du temps un de la passe, celui du témoignage, à la passe deux et trois ; de s'adresser aux analysants, nombreux dans l'École et au-delà, pour que se transmette le discours analytique de la seule façon qui vaille : chacune, chacun, avec son style propre.

Nous sortons, grâce aux Journées, d'un discours silencieux, qui chuchotait : la passe, c'est

dépassé, ou c'est du passé.

Transmettre la psychanalyse ne signifie pas dire des choses extraordinaires quoique toujours inhabituelles, mais de soutenir une énonciation qui fait passer l'incongru du discours analytique. On n'en a jamais fini avec ça. Réjouissons-nous de ce que cela vienne au jour dans l'École et du rude travail qui nous attend encore !

OSER DIRE NON

par Monique Amirault

J'ai attendu la dernière limite, au seuil de la *deadline*, pour oser dire quelque chose sur ma passe, ce que je n'ai pas intégré dans mon témoignage des Journées. Ce n'était pas nécessaire. J'ai fait la passe dans l'enthousiasme (eh oui, j'ai l'enthousiasme chevillé au corps !) d'un moment qui, huit ans après la fin de mon analyse, fut l'occasion d'extraire, de mettre à jour et de reconfigurer un mode de jouer permettant de repérer dans l'après-coup ce qui avait été absent de ma première fin d'analyse. En un *tempo* fulgurant, huit années plus tard, s'est conclu un parcours analytique éclairant de ce que pouvait être une fin d'analyse orientée par le réel, et débouchant sur une identification au sinthome qui ne soit pas un vain mot. À cette fin, s'est nouée la nécessité de transmettre cette modalité d'effectuation qui me semblait peu commune et m'avait prise par surprise.

Ce fut un flop total. Le cartel a très vite conclu, et sans hésitation semble-t-il. Ma tendance naturelle à la soumission ne m'empêcha pas de souhaiter rencontrer les membres du cartel. Le plus-un accepta mais ne fut que silence. D'autres membres ne souhaitèrent pas s'exprimer. J'eus le sentiment de mettre en défaut le travail du cartel par une curiosité malvenue à vouloir comprendre. Je m'entendis dire au téléphone : « mais ce n'est pas ça une analyse ! »

J'en restais un peu estomaquée, mais ceci ne dura pas. Réflexion faite, se confirma l'intime conviction que pour moi, c'était bien ça et j'osai, en mon fort intérieur, dire non à ce jugement étonnant.

Je continue pour autant à respecter le travail de ces collègues que j'estime, des cartels de la passe et des passeurs, ayant touché du doigt le malentendu et le réel auxquels ils ont à faire et auxquels j'ai eu à faire avec eux.

Si jusqu'ici, dans le débat sur la passe, je me suis tue, je l'ai suivi cependant avec une grande attention et me réjouis de cette refondation annoncée.

DU « JAMAIS DIT »

par Catherine Bonningue

À quelques heures de la date limite du 10 décembre 20 h, vais-je enfin aller jusqu'au bout d'envoyer pour le *JJ* ce texte cent fois remanié sur la passe ? Réponse à 20 h ce soir.

La décision de dire enfin ce que je n'ai jamais dit à personne sur la fin (ou terme) de mon

analyse va peut-être l'emporter sur la valse-hésitation précédente, qui ne fut pourtant pas sans apporter ses fruits d'élaborations/réélaborations à un texte pas envoyé.

C'est qu'il y a eu jusqu'à aujourd'hui quelque chose d'indicible, en tout cas pour moi, dans la fin de mon analyse. Jamais dit à mon analyste, jamais dit aux passeurs, pas dit non plus dans les deux textes qui concernent la fin de mon analyse, et jamais dit à qui que ce soit.

J'en ai dit des bouts, des bribes, oui. Mais les réponses m'ont tellement agacée que je me suis tue très vite.

Que dire donc maintenant de cet indicible ?

J'ai changé d'analyste contrainte et forcée, après une interruption de presque trois ans. Je n'avais pas l'idée dans ma première analyse que j'aurais à congédier mon analyste (pour cause d'infidélité à Lacan), dans la mesure où, entre autres, j'avais l'idée que je ferai, moi, une analyse fulgurante. Cela ira vite pour moi, c'est sûr, me disais-je à l'époque. J'avais vingt ans !

Quand j'en repris une autre, avec le fidèle des fidèles à Lacan – voulais-je –, ça serait cette fois pour aller jusqu'au bout. Cet analyste militait pour la fin de l'analyse.

Eh bien, j'interrompis sur tout sauf un « aller jusqu'au bout », en tout cas tel que je me le représentais.

Je congédiais mon analyste, après l'avoir supporté si longtemps. Ce fut un acte irréversible. Il le contesta et l'approuva en même temps. Ne lui avais-je pas dit d'ailleurs que je le trouvais parfois incohérent dans son enseignement. Il était d'accord ! Cohérent pour l'auditrice, mais incohérent pour l'analysante.

Pendant quelques années (ou peut-être quelques mois), au début, je vécus une lune de miel. J'eus le grand tort de le lui signaler (il devait dormir un peu à l'époque et être pris aussi lui-même dans cet « on s'entend tellement bien » que je vivais). Il rectifia immédiatement le tir, et ce fut désormais un chemin de croix où, si ce n'est à chaque séance, au moins souvent, je devais traîner derrière moi le lourd boulet qui me retenait lorsque je marchais vers lui. J'y allais tout de même. Puis, un jour, alors qu'il n'arrêtait plus depuis peu de quitter son fauteuil d'analyste (alors que j'avais quitté la précédente analyste justement à cause de ça), je ne revins plus. Il avait fait un *acting out* absolu, me semblait-il, en introduisant un élément hétérogène inassimilable symboliquement, qui me renvoyait à un impossible-à-dire. J'étais éjectée à tout jamais de ma place d'analysante, de façon radicale. Ni lui, ni aucun autre analyste ne put pour moi réoccuper cette place.

Il eut le culot de me dire que je m'identifiais à lui (dans sa propre fin d'analyse, je suppose). Mais non ! Et il s'en rendit bien compte. Quelque chose de plus complexe lui échappait. Il essaya ensuite dans nos diverses rencontres quelques interprétations imaginaires. Toujours ratées, je me disais, même si je m'efforçais d'en faire quelque chose. Une contre-analyse, sans doute. Pour une des dernières, je lui envoyais même un mail pour le remercier : merci pour ce que vous m'avez dit mercredi. Fumisterie de ma part, oui !

Il n'y eut qu'une seule interprétation de lui qui vaille dans toute mon analyse, ce fut la coupure

de la séance. Quand il n'y avait pas eu quelque scansion, ponctuation signifiante, apportant sa satisfaction symbolique, chaque fin de séance était une déchirure, un abîme ouvert vers le désespoir, la dérégulation. Jusqu'au jour où j'eus la force, le cran, sans préméditation aucune – ce fut soudain, je lâchais tout, tout d'un coup –, de faire de cette coupure-là un final. Ce qui me précipitait du côté du désir. La psychanalyse *über alles*.

Depuis, je me suis souvent posé la question de reprendre. Avec lui ? Impossible ! Avec un(e) autre ? Je ne pourrai pas.

Cette fin-là, c'est un diamant. Un ininterprétable autour duquel un travail psychanalytique peut se poursuivre, autrement. Ce qui m'a fait sans doute rater la passe.

Je continue à traîner le poids de ce que je suis, de ma misère. Pas de gloire d'être AE, pas de « renommée ». Je ne suis que ce que je suis.

Il m'a fallu quinze ans pour faire quelque chose de l'élément hétérogène inassimilable introduit par mon deuxième analyste, et qui est tout simplement de le dissoudre dans un mathème de Lacan. (Cf. mon intervention aux Journées.)

Voilà. Eh bien, je n'ai rien retenu de tout ce que j'avais écrit auparavant et je mets ce texte dans ma boîte d'envoi. Je n'aurai donc rien apporté sur la question de la passe pour le débat.

YES, YOU CAN !

par Claude Quenardel

Le savoir de la passe est à extraire dans son analyse. Rentrer dans le dispositif de la passe, c'est consentir à débusquer, bousculer son mode de jouir, et pouvoir le mettre en jeu dans son rapport à la psychanalyse. Voilà ce qui contribue, me semble-t-il, à maintenir vivant le dispositif de la passe.

J'ai participé à la procédure de la passe dans trois fonctions : passant, passeur, membre du cartel de la passe. Trois moments où la jouissance de la privation a été touchée puis remise en cause dans mon analyse. J'étais soutenue par l'acte inaugural de mon analyste : « Vous pouvez... »

1- D'abord 1991, je me suis lancée dans la passe au moment où c'était « La voie royale » pour entrer à l'École. Après mon témoignage, le plus un du cartel de l'époque m'encouragea vivement à écrire au président de l'École pour demander à être membre mais cette lettre est restée sans réponse. J'appris quelques années plus tard qu'elle n'était jamais parvenue au destinataire. Lettre morte donc, laissant un trou que très vite je recouvris de mon symptôme « pas capable » .

2- Dans un deuxième temps, 1994 alors que dans mon analyse, une sorte d'évidement du trou se produisait, j' appris par un passant que mon nom était sorti du chapeau des passeurs. Cette désignation faisait la preuve de ma capacité à faire ce qui me paraissait jusqu'alors impossible.

À la première transmission j'avais l'idée que pour prendre ma place de passeur, il me fallait transmettre à un jury plutôt froid et silencieux, tout le bavardage imaginaire foisonnant de la passante qui m'avait submergée de détails. En même temps que je débatais cet interminable témoignage, celui-

ci devenait totalement inconsistant. J'en suis sortie abattue, considérant que je n'étais « pas capable » de dégager les points cruciaux.

« Ça vous épate ! », fut la seule réponse d'un des membres du cartel lorsqu'il me raccompagna vers la sortie après cette transmission désastreuse.

Ce fut comme un éclair, j' en suis restée toute ébahie, étonnée, stupéfaite.

Mais il fallut un long moment d'analyse pour saisir que j'avais pris à ma charge la défaillance de la passante qui n'avait pas su transmettre les points vifs de son analyse. Cela m'avait permis d'alimenter mon symptôme et de me loger à nouveau à cette place de « sacrifiée au champ de la passe » !

C'est seulement deux ans plus tard que j'ai été réhabilitée à cette fonction de passeur. Cette fois, j'ai pu me décoller de mon symptôme et soutenir, porter, voire relancer ce qui, au delà de l'histoire personnelle de chacun, pouvait se dégager d'une cure : essayer de faire « cracher le morceau » à l'un ou border, retenir le trop d'enthousiasme que certains pouvaient attendre d'une nomination sans pour autant les décourager sur leur désir d'être entendu du cartel.

Lors de mes rencontres avec chacun des cartels, un travail s'élaborait grâce à leurs questions précises, pertinentes. Je me laissais traverser par un savoir que je déposais sans ambages, avec même une certaine audace qui m'épatait : « Vous pouvez » continuait son parcours de libération de savoir, d'engagement , de consentement à mettre en jeu dans le dispositif de la passe ma propre ignorance.

C'est sur cette lancée que j'ai refait ma demande d'entrée à l'École. La lettre enfin est arrivée à destination.

3- Enfin j'ai eu la chance de faire partie d'un cartel de la passe en tant que passeur. Il y avait, dans ce cartel, une liberté de parole et une mise au travail rigoureuse et stimulante. J'avais à nouveau du mal à trouver une légitimité à être dans ce lieu. Je me sentais comme une élève en quête de savoir : comment finir une analyse et comment on devient analyste.

Pour être efficace dans le dispositif de la passe, il ne s'agit pas d'enseignement, de conseils mais de dis-position : *dis-* indiquant la séparation, la différence, le cernage du défaut qui alimentait ma position de jouissance et qui me ramenait à chaque fois à mon analyse . C'était comme un examen de passage qui m'indiquait que ça ne passait pas bien encore.

Cette position d'analysant doit se retrouver à toutes les places du dispositif de la passe. Il s'agit en effet d'en savoir un bout sur comment la jouissance est interpellée par ce qui se dit tout au long d'un témoignage.

UNE ÉCOLE POUR LA PSYCHANALYSE
par Eugenia Varela Navarro

« L'style est l'homme à qui je m'adresse »

Un résumé de ce que fut ma place dans l'ECF : neuf années se sont écoulées pour que je sois admise en tant que analyste praticien (AP), cinq lettres de demande d'entrée à l'ECF sont parties vers une boîte aux lettres et un passage par la procédure de la passe. La boîte aux lettres n'était pas une boîte

vide car on attendait l'analyste nouveau, le AE nouveau ; je n'ai eu de réponse pour ma demande d'entrée à l'École que l'année dernière. Quand j'ai demandé au Secrétaire de la Passe à rencontrer le cartel pour savoir le pourquoi de sa réponse, on m'a répondu : « Non, ça ne se fait pas ». La réponse négative du cartel « qui n'a pas trouvé une nomination » m'a été très utile : un nouveau tour à faire dans mon analyse pour parler de cette expérience et reprendre mon analyse, où j'ai trouvé une réduction minimaliste de mon sinthome et un analyste qui n'a pas manqué de provoquer cette fin. Le Séminaire sur l'Inconscient Histoire et l'Inconscient Réel fut pour moi la réponse de mon analyste à ce que j'ai dit de la passe. Je suis membre de l'AMP depuis 1994 et j'ai continué à y être membre analyste praticien pour mes collègues de l'AMP, même si je n'avais plus une École, car je suis à Paris depuis 1999. Je suis entrée à l'AMP parce que j'étais membre de l'École du Champ freudien de Caracas et que j'avais participé à la création de l'Association du Champ freudien de Colombie et du Collègue de psychanalyse de Colombie où une génération d'analystes s'est formée. J'ai créé l'Institut Agalma lié à l'Institut du Champ freudien de Paris, Institut de recherche sur le séminaire de l'Orientation lacanienne pour les chercheurs de divers disciplines qui voulaient se former à l'enseignement de Lacan, mathématiciens, historiens, architectes, historiens d'Art, commissaires des Musées et des galeries d'Art, écrivains. L'acceptation de ma qualité de membre a dû se faire par homologation, comme il est de règle dans les Écoles de l'AMP. J'ai fait une intervention au Congrès de l'AMP à Bruxelles en 2002 qui parlait d'un rêve ! Une femme se trouvait au milieu d'une situation qui la paralysait comme une statue, et ce rêve fit surgir l'urgence pour moi de créer le Seminario Latino de Paris, qui a commencé par « Les paradoxes de la sexualité contemporaine ». Mon intervention a été arrêtée par la Présidente de la séance qui m'a posé la question : « Allez-vous former des analystes ? » Un analyste se forme dans une analyse, et le Seminario Latino de Paris ne se substitue pas à une École. Le récit de mon expérience de la procédure de la passe en tant que passante est interprété aujourd'hui dans mon texte. J'ai eu un rendez-vous six semaines après la conclusion de mon témoignage avec une femme passeur qui m'a posé cette question : « Quel est votre style ? » Cette femme, avec toutes les qualités qu'elle peut avoir comme analyste, m'avait fait une interprétation dans mon témoignage qui pouvait sortir de la lecture de romans, de la mauvaise littérature du fantasme, « votre fantasme est "on tue une femme" ». Elle avait eu cette fonction pendant plusieurs années, sa fatigue et la prise de notes très détaillées montrent quelque chose qui n'allait pas. Le contrôle des passeurs par les membres du cartel, les ex-AE du cartel qui ont écouté mon témoignage, pose un problème, car le dire du passant restait à la merci d'un savoir préalable à ce que le passant a à dire. Voilà un détail expliquant que le précieux de la passe est resté dans l'ombre, cette fois-ci comme un fantôme derrière le rideau. Un deuxième détail : mon premier passeur a fait des constructions à partir des signifiants-maîtres que j'avais isolés de mon analyse ; je lui ai dit que mon analyse n'avait pas été faite dans cette direction, et j'ai ajouté comment je voulais être entendue. Les rencontres se sont déroulées dans un climat d'enthousiasme, des questions et des commentaires ont ponctué nos rencontres. Le précieux de la passe se trouve dans une logique de récurrence, A transmet à B qui

transmet à C et ainsi de suite, mais si la logique s'inverse A paralyse B qui paralyse C et ainsi de suite, cela montre ce que nous avons trouvé avant les Journées. Un événement du réel dans les Journées de l'ECF, « Comment on devient psychanalyste au XXI^e siècle » : j'étais invitée à parler de la matière qui fait le texte de mon inconscient et à dire d'où je prends une place. J'ai répondu en m'affranchissant des formalités requises dans l'ECF pendant des années, des formalités plutôt administratives, que je n'arrivais pas à saisir. Animée par un matérialisme élémentaire, mon dire a coupé court à la construction d'un roman, au récit théorique sur ce qui doit être le récit d'une passe, d'une analyse, ou d'une formation de l'inconscient, encore moins ce qui doit être la certitude anticipée d'un analysant : mon analyse avait coupé très vite la tendance à donner forme épique à la structure ou à plaquer un savoir déjà formaté à la place du réel de la jouissance. Je cherche une interprétation pour le *Journal des Journées* à propos de l'École et de la Passe. La lumière vient de notre théâtre d'ombres grâce au nouvel éclairage dans le Palais des Discours où vous avez donné rendez-vous au dire de chacun. Devenir analysante de son expérience ne peut se faire autrement que dans un combat contre ce qui était institué. Je suis passée à la table des intervenants sans prêter la moindre attention à ce qu'on allait me dire, « fabuleux » ou « inadmissible » : un dire ne vient pas comme une inspiration, ni comme une révélation, la face cachée d'une énonciation provient d'une logique pour aveugles. C'est cela le matérialisme de l'Orientation lacanienne qu'implique qu'il y ait le psychanalyste. Ce que m'a appris mon analyse, de manière très singulière, je veux le transmettre, l'enseigner : l'hypothèse de l'inconscient pour Lacan jusqu'à la fin de sa vie, était qu'un sujet affecté de l'inconscient est celui qui se fait représenter par un signifiant pour un autre signifiant. L'artiste Jean-Michel Alberola interprète le discours du maître contemporain à la sortie de l'exposition « Traces du Sacré », dont le commissaire était Jean De Loisy, par une petite installation prise d'une enseigne publicitaire où il laisse tomber la lettre *espérance*, cette lettre en lumière de néon tient d'un fil. Le lieu de la jouissance opaque, le lieu d'un traumatisme a été inversé par une mystification et une fonction transcendante dans l'expérience que j'ai eue dans le Champ freudien et dans l'ECF. À cette place sont venus Dieu-le Père, le Père Mort, le héros, la loi, les doubles, la *propaganda fidei*, la « rassurance », la perception et sa cohorte d'affects, le bien du patient pour tous, etc. L'espérance est la lettre qui tombe quand on voit que le fil auquel elle tient n'est qu'une vérité mystique. Le dire dans la passe avait été endormi, *continuez à rêver* : j'ai entendu cette phrase à l'École lors d'une soirée, par une AE qui racontait son expérience dans la procédure de la passe instaurée dans l'École, et qui indiquait comment une analysante n'avait pas été nommée car elle avait apporté dans son témoignage des rêves de son analyse. J'avais fait la passe et j'attendais la réponse du cartel, qui a tardé plusieurs mois après mon témoignage. Les soirées de la passe m'ont intéressée depuis qu'elles ont été mises en place dans l'École ; je cherchais un savoir sur la procédure et sur cette question passionnante : comment arriver à trouver la clé de son expérience analytique et la marque du désir de l'analyste ? Cette intervention – réponse biaisée du cartel – est venue en réponse à une hérésie que je venais de prononcer devant l'étonnement des ex-AE, des AE, des membres du cartel, des plus-un de cartel : « le sinthome est un réel que le savoir n'efface pas, il est

là, il se répète, il n'a pas de loi, sauf que nous avons un outil qui, comme une matrice, nous sert à continuer le travail de déchiffrement après la conclusion de l'expérience pour en faire un autre usage ». Dans un orchestre, si celui qui anime les musiciens ne sait pas bien toucher aux cordes et aux pauses de son instrument, l'endormissement des musiciens vient de surcroît. Et dans la psychanalyse, la vérité se fatigue si le savoir va à l'infini. La Passe, l'École et la transmission de la psychanalyse changent, non pas par un mouvement naturel, ni par le binôme problème-solution, le mouvement dans la psychanalyse est provoqué par l'acte, il ne s'agit pas des bonnes intentions du maintien des semblants, le chemin de l'enfer en est plein ; ni par des nouvelles dispositions réglementaires. Le temps est une fonction logique qui implique une érotique. La Passe et l'École ont changé et cela au bénéfice de la psychanalyse ; nous pouvons lire depuis sa fondation une histoire pleine de refontes, de mises en cause de la théorie et de la manière d'interpréter ; des changements politiques sur le désir de l'analyste ne sont pas venus sans ruptures et discontinuités. Dans les premières passes, les témoignages interprétaient le partenaire imaginaire ; la vision ou la perception ici fut une solution : la théorie de Lacan venait comme un topos qu'illuminait l'expérience, parfois un savoir sur un Séminaire de Lacan venait à la place du dire de l'analysé. Les passes qui ont suivi se sont faites en interprétant le partenaire fantasmatique, avec l'idée d'une fin d'analyse qui était un succès de la traversée plutôt qu'un ratage ; ensuite, nous avons entendu des passes où le savoir sur l'objet *a* marquait la conclusion de l'expérience, passe et fin d'analyse étaient confondus ; dans les soirées de la passe, était anathème de dire que le savoir n'arrêtait pas le réel de l'inconscient. Dans les dernières passes, il y a témoignage de l'élucubration de l'inconscient réel, du sinthome. La passe continuait à faire croire au succès dans les interventions des ex-AE aux soirées de l'ECF. Quelle sorte de discours avait fait carrière ? Par quelle sorte de paralysie le dispositif fut saisi ? L'événement de discours des Journées a propulsé les nouveaux venus dans l'École à parler de leur analyse en lien avec la passe et avec le désir de l'analyste. Donc le désir de l'analyste n'est plus mis en cause par le plus-de-jouir du discours du maître contemporain, qui est la plus-value, le désir de l'analyste n'a pas de propriétaires. Un dire, un événement du réel, « c'est la présence de la *causa sui*, ce qu'on ne peut pas rapporter à un autre pour le déduire, pour le démontrer, pour le déterminer », phrase que je lis dans votre cours du 8 mars 2000, « Les us du laps ». La Passe n'est pas une, il n'y a pas un modèle de AE, comme il n'y a pas un sinthome modèle, ça c'est une absurdité. Les *Lettres à l'Opinion éclairée*, *Élucidation*, les Forums des psys et les Journées de l'École en novembre 2009 font série d'une interprétation faite dans l'histoire de la psychanalyse par vous-même, lors de votre allocution à l'Hôtel Lutetia le 25 octobre 2001 : « Son action soutiendra la psychanalyse comme une activité utile et honorable qui servira à l'éducation freudienne du public vers qui elle dirige son enseignement ». Dans l'histoire de la psychanalyse il y aura les analystes qui diront : « Non, ça ne se fait pas » – ce dire de Ernst Kris à Lacan quand il sortit du Congrès de Marienbad, où personne ne voulait entendre parler de son texte « Le stade du miroir », où il fut répondu à Kris par Lacan dans « La direction de la cure et les principes de son pouvoir ». Lacan partit du Congrès : il voulait aller à Berlin voir ce qui se passait

dans l'air du temps à l'Olympiade de Berlin, en 1936. Votre intervention à Comandatuba en août 2004 donna un éclairage au discours du maître hypermoderne qui est le même que le discours de l'analyste, sauf que les éléments ne sont pas articulés : l'objet *a* au zénith social n'est pas articulé au sujet de l'inconscient égaré et sans boussole, ni en lien avec le savoir dont les semblants foisonnent dans la civilisation, ni avec le signifiant-maître que produit l'évaluation. Si nous acceptons que le discours du maître est le discours de l'inconscient, le succès de la psychanalyse pourrait venir se confondre avec le discours du maître. Vous avez rappelé, devant l'attaque de ceux qui voulaient faire disparaître la psychanalyse, que la pratique de la psychanalyse devait sa singularité au « ça rate » et non pas au « ça marche » du discours hypermoderne, qui voudrait que tout le réel soit calculable, le discours de la science voudrait que tout le réel soit visible ; thèse dangereuse, car ce qui n'est pas visible, ce n'est pas réel. Les épars éparpillés que nous étions, les analysants de Lacan, les AE, les ex-AE sans emploi, les passants non nommés – c'est mon cas –, les passeurs sans emploi, les passeurs, les analystes du Champ freudien, les analysants et ceux qui ne sont pas dans l'ensemble, nous avons été invités à dire, à partir d'un point de distance qu'introduit l'événement de discours, qu'il s'agissait d'un prolongement de l'acte analytique. Nous ne sommes plus au temps d'avant les Journées. Les mathématiciens, les géomètres ont fabriqué un artefact où le public pouvait faire un choix. Passer une énonciation dans le dispositif créé par vous-même pour les Journées, est une expérience de l'École qui ne cesse de passer maintenant, mais qu'il faudrait remettre, comme la Passe, à nouveaux frais et renouveler à chaque fois, pour que la vérité soit toujours neuve. Je n'attends rien d'autre que la possibilité de continuer à passer la Passe.

CESSER D'ÊTRE PASSEUR

par Jean-Louis Woerlé

Si les dernières Journées de l'ECF ont été enthousiasmantes, la levée de l'interdit de parler de soi en constitue sans aucun doute un des éléments majeurs. Mais une petite déception se fit jour : le thème des Journées n'était pas toujours nettement évoqué. Rennes en sera la suite logique. Entre les deux se place la question de la procédure de la passe dans notre École.

J'ai hésité à écrire les quelques mots qui vont suivre dans la mesure où les textes provenaient presque tous d'ex : passeurs, passants ou AE. Or, je fonctionne encore comme passeur et j'ai encore « sur le feu » une passe à transmettre, car la question de la passe est toujours brûlante surtout lorsqu'il s'agit des passeurs. J'émet le souhait que ce débat n'amène pas à une conclusion du type « voici le passeur que souhaite l'École ». Cela entraînerait de fait le formatage mais également le professionnalisme. S'il est craint, à juste titre, chez les passeurs, le cartel n'en est pas non plus préservé.

La désignation des passeurs, ou plutôt la façon dont chacun l'apprend est diverse : soit l'analyste annonce qu'il a proposé l'analysant comme passeur, soit il l'apprend par un appel du

Secrétariat de la passe : « X va vous téléphoner pour sa passe ». Cela vous tombe dessus. Une question m'était immédiatement venue : « Qu'est-ce qui dans mon parcours a fait prendre cette décision à mon analyste ? » C'est un acte de l'analyste. En tant que tel il a rapport à un moment de la cure et devrait, à mon avis, être énoncé par l'analyste.

Immédiatement après vient le « comment faire ? ». J'étais sans bagage, néanmoins accompagné d'une légère excitation. J'allais être au plus près de ce qui constituait pour moi l'incessante question de Lacan « comment devient-on psychanalyste ? », question sans laquelle il n'y a pas d'École.

Hélène Bonnaud (*JJ* n°62) a opposé deux passes, suivant en cela l'enseignement de Lacan et de jAM :

- celle de l'inconscient comme savoir, de l'inconscient transférentiel qui amèneraient immédiatement les questions du transfert, de la destitution subjective, de la chute du sujet supposé savoir, de la traversée du fantasme et de ses effets ;

- à celle de l'inconscient comme jouissance, de l'inconscient réel qui a avec lui aussi son lot de questions concernant le mode de jouir et le sinthome ;

- sans oublier la question cruciale du passage de l'analysant à l'analyste et du désir de l'analyste. Cette question, posée à chaque passant, les a souvent surpris. Les deux passes se conjoignent pour ce qu'il en est de l'AE actuel.

La première passe a systématiquement été évoquée par les passants. La seconde moins et c'est là qu'est intervenu un moment particulier pour moi : être passeur peut avoir des effets subjectifs. Il s'agit d'un passant récemment nommé AE. Le cartel avait demandé que les passeurs le revoient. Au moment où je fais part des réponses du passant, le plus-un insiste : « Mais il va mieux ». Les effets sur les symptômes sont manifestes chez tous les passants. Mais là je disais : « C'est indéniable, il va mieux mais. » C'était quoi ce « mais » ? Je bredouillais et je rattachais ce « mais » au passage de l'analysant à l'analyste, sans pouvoir sur le coup en dire davantage. Il m'est apparu rapidement par la suite que ce « mais » était un reste, « nouvelle alliance que le sujet peut faire avec sa jouissance », articulée, et pourtant non-articulable, avec le désir de l'analyste.

Je viens de recevoir de la dernière passante ces quelques mots : « J'ai rencontré un passeur questionnant ! Je vous en remercie. » A de nombreuses reprises a été évoquée l'importance de la prise de notes. A surgi alors « Que les passeurs fassent entendre une voix ! » d'Esthela Solano Suarez (*JJ*, n° 60) Il y a effectivement beaucoup de notes. Pour ma part, je notais avec une attention particulière les rêves de fin de cure et l'interprétation qui en était donnée par le passant. Mais c'est oublier les interventions du passeur lui-même, ses multiples questions sur des détails ou les questions cruciales, amenant parfois des « Je n'y avais pas pensé » ou mettant fin à un témoignage. Alors commence un immense travail de mise en ordre, je dirais plutôt d'articulation logique, ainsi que de réduction visant à faire saillir davantage les lignes de force du témoignage. Mais ce texte réduit est encore long. Je fais une proposition que pourrait faire d'emblée le cartel au passeur : « Dites-nous en cinq-dix minutes,

sans notes, ce que vous avez saisi. » Cela suppose que le cartel n'interrompe pas par ses questions ce que le passeur tente de transmettre. Ce temps premier permettrait que le plus vif soit déposé. L'écrit pourrait servir uniquement pour les précieux détails que le cartel ne manquerait pas de vouloir cerner.

Et j'émets un souhait : que le temps entre le témoignage et la transmission soit réduit afin que le passeur ne se retrouve pas avec plusieurs passes en même temps. C'est ce qui m'a poussé à écrire au secrétariat de la passe afin de ne plus fonctionner comme passeur.

Cette expérience a, en tous les cas, suscité un nouvel élan.

DISTINGUER LA PASSE ET L'ENTRÉE

par Dominique Jammet

En 2007, un franchissement dans ma cure, enthousiasmant, me poussait à demander mon entrée à l'École. J'en parlais à mon analyste et aussi en contrôle, je fus encouragée. C'est alors que je décidai d'écrire ma lettre à la présidente de l'École pour demander d'entrer dans le dispositif de la passe. Je ne me sentais pas capable d'être AE, dans le sens de faire un enseignement de mon expérience analytique. Mais je n'arrivais pas à me résoudre à faire état de titres et travaux. Ce qui me lançait dans cette démarche ne relevait, à mes yeux que de la cure et je voulais en témoigner. C'est risqué, me disais-je, mais j'avais confiance dans le fait que j'y apprendrai quelque chose.

Je dus donc attendre un an pour recevoir une réponse du secrétariat de la passe et rencontrer un de ses membres.

Il y a eu trois entretiens, longs, au cours desquels ma demande fut questionnée précisément. La psychanalyste qui m'a reçue m'a posé une question toute simple, évidente une fois dite, mais que je ne m'étais jamais posée, et qui a mis en résonance des éléments de la cure que je croyais résolus.

Progressivement j'ai pu séparer deux demandes, celle de devenir membre de l'École et celle de faire la passe. Pour la première j'étais prête, et je fus encouragée à poser ma candidature rapidement. Pour la passe, non, pas encore.

Ces trois entretiens ont eu l'effet de me permettre d'entrer à l'École avec joie, d'accepter les responsabilités que l'on m'a proposées. Quelque chose de mon témoignage de cure avait été entendu, restait à conclure ma cure.

LA PASSE EST INCREVABLE

par Anne Ganivet-Poumellec

Cher Jacques-Alain Miller,

A l'instant même où, bâillonnée, enfermée, au secret, la Passe succombait dans les oubliettes d'une ECF qui ne savait pas qu'au nom de l'utilité elle commettait un crime de jouissance, elle réapparut au grand jour, nimbée d'or. « Tout le monde est fou » fut son nom en automne 2007 où vous la fîtes vôtre, votre passe !

De cette place, elle rit en nous regardant chercher dans la pénombre : ouvrant la boîte aux

lettres, secouant un dernier rapport collégial – non, décidément le tombeau est vide.

La passe est increvable, Jacques-Alain Miller, parce que vous l'avez abritée, sustentée de votre propre cas, et reçue comme elle le mérite.

Vous la confierez de nouveau à d'autres lorsque vous vous serez assuré qu'ils seront redevenus suffisamment délicats, attentionnés, humbles à son enseignement.